

ODES

CHOISIES

D'HORACE,

TRADUITES en vers français, avec
des remarques critiques et littéraires,

A l'usage des Lycées et des Écoles secondaires.

PAR le citoyen D. TOULOUZET, Professeur
de Belles-Lettres près l'École centrale du départe-
ment du Gers.



A P A R I S.

1804. An XII.

1850

1850

1850

1850

1850

1850

1850

1850

1850



AUX INSPECTEURS GÉNÉRAUX
DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

CIToyENS,

Daignez agréer un Essai de traduction entrepris dans la seule vue d'être utile à cette portion intéressante de la jeunesse qui cultive la langue d'Horace. Un motif aussi pur, joint à l'admiration que m'inspire cet Auteur classique, trouvera peut-être grâce auprès de vous, pour une *entreprise aussi téméraire*. *C'est avec une confiance mêlée de crainte*, que mes mains déposent dans celles de mes maîtres ce fruit de mes efforts et de mon zèle pour l'instruction publique. Mais je me rassure entièrement, quand je songe que l'indulgence est toujours le partage de ceux qui, comme vous, ont acquis le droit d'être difficiles.

Je suis avec un profond respect,

D. TOULOUZET.

ANNALES DE LA SOCIÉTÉ
DE MÉDECINE

CHIMIE

Le 15 Mars 1844. — M. le Docteur
G. B. de la Roche a lu un rapport
sur les travaux de son laboratoire
pendant l'année écoulée. Il a
fait connaître les résultats de
ses recherches sur la formation
de l'acide carbonique dans
les végétaux, et sur l'influence
de la lumière et de la chaleur
sur ce phénomène. Il a également
présenté quelques expériences
sur la décomposition de
certains sels métalliques.

Le 22 Mars 1844. — M. le Docteur
G. B. de la Roche a lu un rapport
sur les travaux de son laboratoire
pendant l'année écoulée.



DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

DES circonstances imprévues m'ayant empêché jusqu'ici de livrer à l'impression la collection entière des odes et des épodes classiques d'Horace traduites en vers français, je me hasarde en ce moment d'en présenter au public une partie, d'abord pour me conformer aux vues de la Commission chargée de diriger le plan des études des lycées qui n'offre que par extrait les auteurs anciens et modernes mis sous les yeux de la jeunesse, et ensuite pour que les observations critiques des connaisseurs appliquées à cette partie de mon essai, me mettent à même enfin de produire un résultat plus digne d'Horace et du public.

Il est vrai que je ne suis point arrivé à ce moment, sans avoir consulté les lumières des personnes qui connaissent parfaitement les difficultés d'une traduction : Des gens de goût, tant de la province que de la capitale, m'ont honoré à la fois de leurs éloges et de leur critique. Les observations des uns et des autres, ainsi que les divers exemples de plusieurs traducteurs, m'ont principalement fourni de nouvelles preuves en faveur de cette vérité ; c'est que les principes en matière de traduction ne sont pas suffisamment établis ; qu'il règne dans la théorie de cet art un arbitraire qui fait qu'on n'est pas disposé à tenir compte à un traducteur de ses efforts,

s'il n'a pas suivi précisément la méthode qu'en pareil cas on aurait adopté soi-même : Ceux-ci , formés à l'école de Batheux , veulent absolument dans une traduction une fidélité scrupuleuse ; ils exigent qu'on copie chaque trait , et jusqu'à la moindre fibre du modèle placé devant ses yeux : Ceux-là , d'après Dalember et Monsieur Delille , désirent que le traducteur s'attache principalement à rendre la grace , le naturel , l'énergie et le tour d'expression de l'auteur original ; sentant l'impossibilité de rendre vers pour vers , ils font un précepte de sacrifier la vérité des détails à la vérité et à l'effet de l'ensemble. D'autres enfin , comme Voltaire et Laharpe , ne balancent pas d'avancer qu'il est impossible de traduire les odes d'Anacréon et les odes voluptueuses d'Horace ; comme le charme des détails et les graces du style en font le principal mérite , c'est dans l'original exclusivement qu'ils veulent qu'on les admire. Si l'on est tenté d'aller contre leur défense , ils répondent aussitôt à cette tentation par ces mots remarquables : *Imitez , mais ne traduisez pas.*

Dans ce choc d'opinions , dans cette lutte d'autorités si imposantes , que doit faire un traducteur qui ne veut point s'égarer ? N'envisageant dans ces préceptes que chaque école propose comme une règle inflexible , que des principes évidemment absolus et qui n'ont de la réalité que sous un point de vue général , il aura le soin de les modifier selon le caractère de l'auteur et la nature de l'ouvrage qu'il

a entrepris de faire connaître. C'est l'étude approfondie de l'un et de l'autre qui lui découvrira jusqu'à quel point les principes des différens maîtres doivent sympathiser dans sa composition. Pour se faire une idée juste de la manière qu'il doit adopter, il ne cherchera pas seulement à s'assurer du caractère de l'original vu dans son ensemble ; mais il étudiera avec soin le caractère particulier de chacune de ses parties. Celui qui aspirerait à bien traduire les poésies lyriques d'Horace par exemple, ne devrait pas se contenter de l'envisager d'un point de vue trop élevé. Ce coup d'œil rapide et général lui suffirait peut-être pour saisir les traits prononcés de sa muse pindarique ; mais ses efforts tendant aussi à attraper les formes fugitives, l'humeur aimable et les caprices journaliers de sa muse anacréontique, il faudrait surtout donner son attention aux détails, et rechercher avec le plus grand soin quel langage, quel ton particulier il exige qu'on prenne à chaque instant avec lui.

Telles sont les premières recherches auxquelles j'ai cru devoir me livrer, pour pouvoir me faire une manière analogue au caractère de l'auteur que j'ai traduit : c'est à cette source que j'ai puisé les principes qui m'ont servi de guide dans mes études. Quoique ma méthode soit le produit de la réflexion, elle sera, suivant l'usage, tour-à-tour critiquée et approuvée. Pour la justifier, je me permettrai de faire ici quelques réflexions : Bien loin de les regarder comme un hors-d'œuvre, je pense qu'elles se

lient naturellement à la sorte de composition qui fait l'objet de mon discours.

On peut me dire : Vous annoncez un essai de traduction ; mais ce titre n'est pas analogue à la nature de votre ouvrage ; car il est aisé de prouver que plusieurs de vos odes sont plutôt imitées que traduites.

Je réponds 1.^o que mon intention constante a été de traduire , autant du moins que l'a permis la différence du génie des deux langues ; mais que regardant souvent comme impossible de rendre la précision , l'énergie , le mouvement , la hardiesse et même quelques images de l'original , j'ai osé , comme dit fort bien M^r. Delille , commettre quelques infidélités apparentes , pour éviter d'en commettre de réelles :

2.^o Qu'une traduction , quelle parfaite qu'on la suppose , n'est et ne peut être qu'une imitation plus ou moins heureuse.

En effet , la différence du génie des langues présente elle seule des difficultés insurmontables. Je suppose qu'un passage d'un auteur latin tire toute sa force et tout son éclat *de sa concision* : Comment dans ce cas particulier lutterons-nous contre lui avec quelque avantage , embarrassés de l'attirail des articles , des pronoms , des prépositions et de leur complément , du verbe et des idées accessoires , sans compter les auxiliaires qui marchent toujours de compagnie ?

Ailleurs les idées intermédiaires sont supprimées ,

ou leur liaison est foiblement prononcée par une conjonction : Ces tours fréquens dans les langues anciennes font une partie de leur génie. Ici, pour que la traduction se conforme au génie de notre langue qui exige principalement la *clarté*, il faut faire sortir ces idées intermédiaires, et souvent les lier aux principales autrement que par des conjonctions qui ne sont pas toujours dans la période française un tour bien élégant : Voilà donc que notre style sera traînant, lâche et diffus, lorsque celui de l'original sera concis, rapide et plein de mouvement.

D'un autre côté, la langue latine peint d'un seul mot une action principale environnée de quelques circonstances : Pour rendre cette action et les accessoires qui en dépendent, notre idiome au contraire s'embarrasse dans sa marche, surcharge le discours de plusieurs mots sans couleur et sans harmonie. Les verbes composés des latins, tels que *convolant*, *diffugiunt*, *prospiciunt*, *suscepiunt* etc., ne marquent pas seulement l'action de *voler*, de *fuir*, de *regarder*, de *prendre* ; ils nous représentent encore cette action modifiée d'une manière particulière, *qu'on vole ensemble*, *qu'on fuit dans un état de dispersion*, *qu'on jette ses regards au loin*, *qu'on prend par dessous* etc., ce qui, pour être exprimé dans notre langue, exige, comme on voit, une suite de mots : autres sources de désavantages pour un traducteur, au moins sous le rapport de la précision.

L'inversion familière à la langue latine suffirait

peut-être pour placer la nôtre à une grande distance. Par la facilité en effet qu'avait l'auteur latin d'arranger à son gré non-seulement les membres, mais encore les mots de ses périodes, il pouvait, selon qu'il avait intérêt de la cacher ou de la faire jaillir, placer son idée principale dans la partie fuyante ou sur le devant de son tableau : de là cette grace, cette variété, ce mouvement et cette harmonie qui, à la lecture de Virgile et d'Horace, ravissent tous nos sens à la fois. Dans la traduction de leurs ouvrages en français, la période latine perd la moitié de ses graces, elle n'a ni la même rondeur, ni la même flexibilité : La construction analytique qui est le caractère distinctif de notre langue, donne, il est vrai, à nos expressions de l'ordre, de la clarté, de l'exactitude, en un mot tout ce qui éclaire l'esprit ; mais par cela même, elle s'éloigne des tours de la langue poétique destinée surtout à parler aux sens et à l'imagination : Ainsi dans cette nouvelle circonstance, un traducteur français ne saurait soutenir le parallèle avec le poète latin dont il s'efforce de nous offrir la ressemblance.

C'est peu : Ces images des poètes anciens, ces expressions métaphoriques, ces tours de l'imagination et du sentiment qui tiennent à la manière particulière d'être affecté de chaque peuple, pourront-ils être rendus constamment par des tours analogues, et qui présentent précisément le même degré de vivacité, d'énergie, ou la même nuance de sentiment ? Non ; il faudra recourir à des expressions

que l'on dit équivalentes ; et ici le traducteur sera réduit à la nécessité de n'être encore que faible imitateur.

Enfin, est-il bien possible à un traducteur français de rendre ces morceaux d'harmonie imitative qui sont si communs dans les poètes anciens ? Il faudrait pour cela que notre prosodie fût déterminée et accentuée comme la leur ; que nos mots eussent, comme leurs expressions, une harmonie élémentaire, et qu'indépendamment de la qualité des sons, ils peignissent encore par le mouvement rapide ou retardé de leurs syllabes. L'imperfection relative de notre idiome n'est, je crois, du moins sous ce rapport, désavouée par personne ; et quoique les ouvrages de Racine et de Boileau soient parsemés de vers d'une harmonie frappante, on conviendra néanmoins que luttant contre un Auteur grec ou latin, notre langue, dans une foule de circonstances, se refuse à cette sorte de beautés qui est ravissante pour une oreille montée au ton de la poésie musicale des anciens.

D'après toutes ces difficultés, dont je ne fais remarquer même que les principales, il est démontré, je crois, que la traduction d'un auteur ancien, pour si exacte qu'elle soit, n'est à peu près qu'une imitation, si l'on prend le mot *traduction* dans le sens rigoureux qu'il semble naturellement présenter.

A cette étrange théorie, peut-on me dire, nous opposerons l'ouvrage de M.^r Delille, de ce pur,

de cet élégant traducteur des *Georgiques*. Tout en convenant que ce monument élevé à la gloire de la langue française, est un des titres qui honorent le plus ce grand poète, je ne puis m'empêcher de reconnaître que, dans sa brillante production, le traducteur disparaît le plus souvent pour ne laisser voir que la manière particulière de l'élégant imitateur. Souvent au dessous de son modèle, lorsqu'il traduit, souvent supérieur à lui, lorsqu'il imite, soit qu'il lui enlève ou qu'il lui prête quelques beautés, il laisse voir l'impuissance de l'art qui cherche vainement à faire passer dans sa copie, avec toute leur vérité, les traits, l'ame, et la vie de l'original qui n'est véritablement lui que dans son propre ouvrage. M.^r Delille, si l'on veut, a pris les pipeaux rustiques de Virgile pour chanter l'agriculture; mais à coup sûr, ce n'est ni le même air, ni le même accompagnement. Je pourrais étayer ce que j'avance de plusieurs passages de Virgile comparés avec les morceaux correspondans du traducteur français; mais plusieurs critiques célèbres, et notamment M.^r Laharpe dans son cours de littérature s'étant donné ce soin, il est inutile, au moins, de tomber dans des redites.

D'ailleurs M.^r Delille eût-il traduit les *Georgiques* le plus parfaitement possible, qu'on ne serait pas autorisé à conclure de là qu'un poète lyrique peut être traduit avec le même degré de perfection. En effet, la langue de la raison, les termes techniques des arts et des sciences, le style didactique,

en un mot, sont les mêmes, à quelques différences près, dans tous les idiomes, tandis que dans la même langue le style didactique et le style lyrique occupent les deux extrémités de la division des différentes sortes de style : Or si dans le français ou le latin, selon que le poëte s'astreint à suivre la marche presque toujours uniforme de la raison, ou qu'il s'abandonne aux mouvemens rapides et variés du sentiment, la langue prennant des caractères divers, est infiniment différente d'elle-même, combien, à plus forte raison, cette différence n'est-elle pas prononcée, lorsqu'à cette diversité de genres se joint celle du génie propre à chaque langue en particulier, celle du caractère de l'auteur que l'on traduit, et celle enfin provenant d'une certaine association d'idées ou de mots nouveaux *verba nova* selon Horace, qui fait que dans le domaine de la poésie de chaque peuple, le poëme lyrique occupe, pour ainsi dire, une place séparée.

On peut me faire une dernière objection : Des versificateurs habiles, peut-on me dire, ont déjà fait une traduction heureuse des poésies lyriques d'Horace ; et à ne parler que du dernier, M.^r Daru n'a-t-il pas récemment répondu à votre vain système, en triomphant d'avance de toutes vos prétendues difficultés.

En payant à ce digne élève de M.^r Delille le juste tribut d'éloges que mérite son estimable ouvrage, je suis porté à croire qu'il aurait beaucoup mieux réussi, s'il ne s'était pas attaché à faire une traduc-

tion proprement dite. Trop scrupuleux à rendre chaque trait de son modèle, peut-être que la vérité de l'ensemble y a perdu quelque chose ; peut-être que le respect trop profond qu'il lui porte, laisse voir que le sentiment de son admiration a été quelquefois surpris. Il en est de ce traducteur d'Horace comme d'un antiquaire religieux qui craignant de la gâter, laisse à une médaille vieille, mais précieuse, cette poussière sacrée que les âges ont insensiblement déposée à sa surface : Par respect même de l'antiquité, il s'expose enfin à n'offrir à l'œil curieux que des traits faiblement aperçus. En lisant l'ouvrage de l'écrivain dont je parle, l'on serait tenté de croire qu'il n'a voulu travailler que pour un petit nombre de connaisseurs, et qu'esclave volontaire de la manière antique, il a dédaigné de plaire au commun des lecteurs qui, d'après la diversité des temps, des pays et des mœurs, s'étant fait du goût des idées différentes de celles des anciens, est par cela-même disposé à juger défavorablement d'un ouvrage trop éloigné de sa manière de voir et de sentir.

Avant de connaître la manière de M.^r Daru, j'en avais suivi une différente : Son ouvrage connu, j'ai cru devoir continuer le mien, puisque nos procédés n'étaient pas les mêmes. Armé de principes sévères, et nourri de la lecture des anciens, ce traducteur s'est imposé la tâche de peindre en face le modèle latin. Pour mieux saisir sa grace, cet air d'aisance et de naturel qui le caractérise, j'ai pensé qu'il fal-

lait seulement s'attacher à le peindre en profil. La correction, l'exactitude, la pureté du trait sont mieux conservées dans la traduction de M.^r Daru; peut-être que mon imitation rend en général avec plus de fidélité le mouvement des idées, l'intention, et l'esprit de l'original. Quoiqu'il en soit, quand mon essai n'aurait d'autre utilité que de fournir à la critique éclairée un objet de comparaison, et de déterminer les avantages respectifs de la *traduction* et de l'*imitation*, j'aurais, sous l'un ou l'autre de ces deux rapports, à me féliciter de n'avoir pas perdu tout-à-fait mon temps. Toutes ces tentatives surtout ne seront pas infructueuses, si ayant contribué à applanir les difficultés de l'art, Horace enfin peut trouver son Delille, comme Virgile a rencontré le sien. Car, malgré l'imperfection de ses *Georgiques* comme *traduction*, son ouvrage est un chef-d'œuvre d'élégance, de poésie et de versification française. En attendant que cet homme rare paraisse, disons avec le bon Lafontaine :

On peut donner du lustre à leurs inventions,
On le peut, je l'essaye, un plus savant le fasse.

Remette au port d'Argos la moitié de ma vie ,
Même la plus chère moitié !

Il était étranger à la race mortelle ,
Le bronze armait le cœur de ce fils des enfers
Qui le premier osa suspendre une nacelle
Sur le gouffre profond des mers.

Le premier , il brava les coups du vent d'Afrique ,
L'aquilon , ce tyran de l'empire des eaux ,
Et ces autans fougueux qui de l'Adriatique
A leur gré maîtrisent les flots.

Qu'eût-il craint ? Sans pâlir , il a vu les orages ,
Les monstres bondissant sur les mers en fureur ,
Les Syrtes , les écueils parsemés de naufrages ,
Et célèbres par le malheur.

En vain , en vain les Dieux , entre les hémisphères
Que leur sage prudence a voulu désunir ,
Ont du vaste Océan élevé les barrières :
L'homme seul ose les franchir.

Eh ! que ne tente point son orgueil téméraire ?
Japet dans son essor s'élevant jusqu'aux cieux ,
Dérobe au Dieu du jour un rayon de lumière
Qu'il légue même à ses neveux.

Un essaim de douleurs bientôt , d'un vol agile ,
Fond sur eux , et la mort qui , pour les séparer ,
Jadis s'acheminait d'un pied lent et tranquille ,
Se hâte de les dévorer.

Dédale cependant s'appuyant sur des ailes ,
De l'espace étheré traverse les déserts ,
Et marchant à son tour par des routes nouvelles
Hercule force les enfers.

Oui , le ciel est en butte aux crimes de la terre ,
 Rien n'est sacré pour l'homme : impie et révolté ,
 Il ne laisse jamais sommeiller le tonnerre
 Au sein de l'Olympe irrité.

O D E I V.

Solvitur acris hyems , etc.

A S E X T I U S .

LE triste hiver s'enfuit , et l'amoureux zéphire
 S'avance accompagné de Flore et du printemps ;
 Déjà le maritime empire
 Réclame le pilote et ses châteaux flottans ;
 Les glaçons ont fondu dans nos prés verdoyans.
 Impatiens de les fouler encore ,
 Heureux et satisfaits , le pâtre et son troupeau
 Dans les champs rajeunis vont saluer l'aurore.
 Voyez - vous de la lune éclater le flambeau ?
 Vénus conduit en chœur ses Nymphes ingénues ;
 Accourant à sa voix , les Graces demi - nues
 S'agitent en cadence , alors que de Vulcain
 L'indomptable marteau qui forge le tonnerre ,
 Fait sous ses coups pressés gémir l'ancre voisin.
 Maintenant , mes amis , le front paré de lierre ,
 Cueillons le myrthe , ou la rose ou le thym
 Qu'en déployant sa robe printanière
 Cybèle laisse échapper de son sein.
 D'une brebis à Faune offrons le sacrifice ;
 Qu'elle tombe à ses pieds sous les couteaux mortels ,
 Ou mieux encor , s'il doit nous être plus propice ,
 Du sang d'un jeune bouc arrosons ses autels.
 Cher SEXTUS ! vois la mort , vois la mort qui s'avance ;
 En aveugle elle frappe , et d'un pied dédaigneux
 Foule l'humble cabane et les lambris pompeux.

N'ayant qu'à vivre un jour, elle nous fait défense
 De nourrir notre cœur d'une vaste espérance.
 Emportés, entraînés dans l'abyme du temps,
 Déjà du noir Pluton les demeures si sombres
 Menacent de s'ouvrir devant nos pas tremblans :
 Quand nous serons rangés tous deux parmi les ombres,
 Adieu roi du festin ! adieu plaisirs charmans !

O D E V.

Scriberis Vario fortis, etc.

A AGRIPPA.

Du Chantre des Latins la trompette homérique,
 Ami, célébrera ces exploits d'un héros,
 Ce bras qui sçut guider notre ardeur héroïque
 Et sur la terre et sur les flots.

Pour moi de tels sujets sont trop grands, trop sublimes ;
 Achille et son courroux, Ulysse et ses dangers
 La maison de Pelops et ses horribles crimes
 A ma muse sont étrangers.

Oui, les faibles accens de ma lyre timide,
 La crainte, le respect, votre auguste regard,
 Tout me dit que ma voix chantant mal un Alcide,
 Pourrait encore ternir César.

Qui peindra du dieu Mars l'éclatante cuirasse
 Où du pur diamant resplendissent les feux ;
 Ajax ou Merion signalant leur audace,
 Et Diomède égal aux Dieux ?

Exempt de ce souci, moi, j'aime mieux redire
 Le charme des banquets, les folâtres plaisirs,
 Les ébats entre Itys et la jeune Themire
 Qui flatte et trompe ses désirs.

O D E I X.

Tu ne quæsieris , scire nefas , etc.

A LEUCONOÉ.

OUI , gardez - vous de chercher à connaître ,
 Leuconoé , le jour où vous et moi
 Du noir Pluton devons subir la loi :
 Sur le secret de la fin de notre être ,
 A mon avis tout grimoire est muet :
 Qu'il vaut bien mieux , tranquille et satisfait ,
 S'abandonner au fleuve de la vie !
 Car , entre nous , quelle étrange folie
 D'interroger et la terre et les cieux
 Pour découvrir si le Maître des Dieux
 Doit m'accorder de nouvelles années ,
 Ou si Phiver qui bientôt furieux
 Viendra gronder sur ces rochers affreux ,
 Terminera le cours de nos journées.
 Eh ! croyez - moi , peu jaloux de prévoir
 Ce que le sort dans le temps vous destine ,
 Coulez vos vins , marquez - en l'origine ,
 Qu'un cercle étroit renferme votre espoir.
 Tandis , hélas ! que nous parlons encore ,
 Le temps s'enfuit , cela seul est certain ;
 Du jour présent saluez donc l'aurore ,
 Et comptez peu sur celui de demain.

O D E X.

Quem virum aut heroa , etc.

QUEL mortel ou quel Dieu , dans mon sacré délire ,
 Clio ! dois - je chanter sur la flûte ou la lyre ?
 Du récit de quelles vertus
 Dois - je frapper l'écho du sommet du Parnasse ,

De l'Hélicon , du Pinde , au front rempli d'audace ,
Et des flancs glacés de l'Hemus ?

De l'Hemus ! C'est de là que l'époux d'Euridice
Entraînant les forêts témoins de son supplice ,
Courba leurs rameaux frémissans ,
C'est là qu'aux yeux d'un fils frappé de ses prodiges
Calliope étalant son art et ses prestiges ,
Enchaîna les flots et les vents.

Muse ! Qu'un chant sacré célèbre la puissance
Du Dieu de l'univers dont la tête balance
Le sort des hommes et des Dieux ,
Et qui dispensateur des saisons et des heures ,
Gouverne en paix du haut des célestes demeures
La terre , la mer , et les cieux.

Plus grand que ses enfans , et n'ayant point d'ancêtres ,
Il est le plus puissant , le plus parfait des êtres ,
Lui seul remplit l'immensité :
O sagesse ! ô vertu ! rayons de son essence ,
Minerve ! toutes fois en toi la terre encense
La seconde divinité.

Ma muse aussi vous doit une juste louange ,
Vous vainqueur si fameux et de l'Inde et du Gange !
Vous chastes Vierges des forêts
Que redoutent l'amour et les monstres sauvages !
Et vous Phébus enfin recevez ces hommages
Qu'on doit à vos terribles traits !

Au milieu de mon vol , dans ma course intrépide ,
Je marquerai les pas et les travaux d'Alcide ,
Des frères Pollux et Castor
Je redirai les jeux , je redirai les fêtes ,
Et vainqueurs tour à tour , ces superbes athlètes
Triompheront du sombre bord.

Astres conservateurs , du haut de leur carrière ;
Font - ils briller l'éclat d'une douce lumière
Aux yeux des pâles matelots ?
Soudain le vent se tait , soudain la vague expire ,
Et dans le vaste sein de son liquide empire
Neptune fait rentrer les flots.

Après ces demi-dieux , chanterai-je Romule ,
Numa - Pompilius , et la chaise curule
Où Rome attendit son destin ?
Peindrai - je un Sénat libre , ou cette ame hautaine
Qui , pour ne point survivre à la honte romaine ,
Invoqua le glaive assassin.

Où , mon patriotisme et ma reconnaissance
Consacreront Régule et sa mâle constance ,
Émile et son noble trépas ,
Émile qui trahi par Canne et la victoire ,
Répare fièrement l'affront fait à sa gloire
En n'y survivant pas.

Et vous Camille aussi , Curius et Fabrice
Qu'une pauvreté mâle éleva loin du vice
Sur l'héritage paternel ,
Je vous vois aux combats sauvant la République ;
Et de retour aux champs , votre foyer rustique
Devient un temple solennel.

Tel qu'un palmier s'élève et dans l'air se balance ,
Tel Marcellus nous offre une riche espérance :
Ou tel que sur tous ses rivaux
L'astre brillant des nuits domine solitaire ;
Tel ce prince , de Jule empruntant la lumière ,
Fait pâlir les noms des héros.

Jupiter ! c'est à toi que le destin si juste
A confié les soins de la grandeur d'Auguste ;

Premier roi de tout l'univers ,
Si ton sceptre s'étend de l'un à l'autre pôle ,
César est après toi ; ce dieu du capitolé
Commande à cent peuples divers.

Qu'il enchaîne à son char le Parthe sanguinaire
Menaçant de nos Dieux l'asile tutélaire ;
Et que les Peuples de l'Indus
Attachés à son joug des mains de la victoire
Devant son trône auguste , environné de gloire ,
Abaissent leurs fronts abattus.

De l'Olympe ébranlant les voûtes éternelles
Sur les bois profanés par nos mœurs criminelles
Fais tomber tes foudres vengeurs ;
Dépendant de toi seul qui lances le tonnerre ,
Auguste cependant semera sur la terre
Les lois , les arts , les bonnes mœurs,

O D E X I I .

Pastor cum traheret , etc.

Prédiction de NÉRÉE.

LE trop fameux berger , traître envers Menelas ;
D'Helène sur les mers entraînaît l'inconstance ,
Soudain , Nérée aux flots vient imposer silence ,
Et lui prédit ainsi sa honte et son trépas :

Où fuis-tu ? Quels tristes présages ,
Berger trompeur du mont Ida ,
T'accompagnent vers tes rivages ?
Tremble , toute la Grèce est là ;
Elle réclame ton Helène ;
Déchire tes funestes nœuds ,
Et brise même , dans sa haine ,

Le trône où siégeaient tes ayeux.

O ciel ! quelle sueur livide
 Inonde les flancs des coursiers !
 Souille le front de tes guerriers !
 Dans tes champs le meurtre préside :
 Et déjà levant l'étendart ,
 Pallas prépare son égide ,
 son casque , sa rage et son char.

En vain , fier de l'appui d'une aimable Déesse ,
 Tu reeves l'éclat , l'or de tes blonds cheveux ;
 En vain à cent beautés prodiguant ta tendresse ,
 Sur ton luth amolli tu vantes tes beaux feux :
 Tu ne peux éviter les traits ni la colère
 De ce fougueux Ajax qui vole sur tes pas :
 Différé trop long-temps , il luit ce jour , hélas !
 Où tes cheveux flottans et ton front adultère
 Sont traînés dans des flots de sang et de poussière.

Ne vois-tu pas Nestor , Ulysse , Menelas ,
 Qui levent sur ta tête une main vengeresse ?
 Que de nombreux héros inondent tes états ?
 Vois Teucer , Merion , et l'appui de la Grèce ,
 Sthenelus qui , joignant la vigueur à l'adresse ,
 Sait diriger un char et lancer le trépas.

Là , reconnais enfin , à sa bouillante rage ,
 Diomède brûlant de punir ton outrage :
 Tel qu'un chevreuil tremblant fuit un loup ravisseur ,
 Sitôt qu'il l'aperçoit s'avançant dans la plaine ,
 De même , au seul aspect de ce guerrier vengeur ,
 Oubliant tes sermens , tes vœux et ton Hélène ,
 Tu fuiras éperdu , tu fuiras hors d'haleine.

La querelle d'Achille avec Agamemnon
 Peut suspendre le coup qui menace Ilion ;

Maïs enfin cette Cité reine ,
Livrée au feu des Grecs et gissant sur l'arène ,
N'offrira qu'un débris sans nom.

ODE XIV.

Velox amenum sapè , etc.

A TYNDARIS.

Du Lycée , au front stérile ,
Le dieu Faune , ce dieu charmant ,
Souvent passe à mon Lucrétile
Dont l'aspect est toujours riant :
Là , son assistance propice
Du souffle des vents orageux
Défend ma chèvre , ma génisse ,
Et le verger de mes ayeux.

Quand sa flûte ou sa voix divine
Ont réveillé par leurs doux sons
L'écho plaintif de la colline ,
Parmi les nymphes des vallons ,
Ne suivant que sa fantaisie ,
Mon troupeau va brouter le thim
Sans craindre la dent ennemie
De l'hydre ou du loup inhumain.

Oui , le ciel reçoit mon hommage ,
Tyndaris , il aime mes vers ;
Venez donc dans mon hermitage ,
Cachez - vous à tout l'univers :
Sans esclave ainsi que sans maître ,
Sur une table de gazon ,
Pour nous , l'abondance champêtre
Versera ses plus riches dons.

Tantôt , au fond de cette enceinte ,
 Bravant les fureurs du lion ,
 Vous confîrez la triste plainte
 A la lyre d'Anacréon ;
 Tantôt de Penelope en larmes
 Vous peindrez le bonheur passé ,
 Sinon les cruelles alarmes ,
 Ou l'art impuissant de Circé.

Enfin , sous un toit de feuillage ,
 Le vin parfumé de Lesbos
 Formera seul votre breuvage :
 Rien qui trouble votre repos ;
 Avec Bacchus Mars en furie
 N'aura jamais de démêlés ,
 Et vous quitterez la partie ,
 Vierge encor , si vous le voulez.

O D E X I X.

Quis desiderio sit pudor , etc.

A VIRGILE.

DOIT-ON rougir ou cesser de pleurer
 Un doux ami d'une vertu si rare ?
 Toi qui sais à tes chants marier la cythare ,
 O muse ! daigne m'inspirer
 Les airs plaintifs de la tendre élégie :
 C'en est donc fait ! je n'embrasserai plus
 Ce mortel vertueux , ce cher Quintilius
 En qui la bonne foi , la candeur son amie ,
 La pudeur et l'intégrité
 Offraient , pour nous charmer , le plus parfait ensemble :
 Où retrouver jamais mortel qui lui ressemble ?
 De tous les gens de bien il est mort regretté ;
 Mais nul autant que vous , ô sensible Virgile !

Ne devait ressentir un coup si douloureux !

Votre tendresse en vain le redemande aux Dieux ;

Sourds aux accens d'une plainte inutile ,

Ils ne nous rendront point ce dépôt précieux.

Oui votre luth harmonieux

Soupirât - il des sons dont la touchante grace

Fît oublier les airs du chancre de la Thrace ,

Vous ne sauriez des bords de l'Achéron

Rappeler une ombre légère

Que Mercure a déjà , de son sceptre sévère ,

Réunie au troupeau de l'avidé Pluton.

Des destins trop cruels c'est l'ordre irrévocable ;

Que faire ? Tous nos vœux ne peuvent le changer ;

Un mal est - il irréparable ?

La patience alors en rend le poids léger.

ODE XXVII.

Parcus Deorum cultor , etc.

AVEUGLE sectateur d'une fausse sagesse ,

Tant que j'en ai suivi le charme impérieux ,

Ma raison trop hardie ou ma lâche paresse

A refusé l'encens aux Dieux.

Mais enfin m'éclairant à l'école de l'âge ,

Je vois se dissiper ce prestige imposteur ,

Aux Dieux trop oubliés j'offre le pur hommage

Et les doux tributs de mon cœur.

J'adore Jupiter , sa puissance visible

Qui promène l'éclair sous les cleux ébranlés ,

Et dans les champs d'azur lance d'un bras terrible

Son char de flamme et ses coursiers ailés.

Le ciel , l'enfer , l'océan et la terre ,

Les monts qui sous leur poids font gémir les Géans ,

Tout l'univers , au bruit de sa colère ,
Est ébranlé jusqu'en ses fondemens.

A ces terribles traits , il est un Dieu suprême ,
Me dis - je , qui d'un mot réglant tous nos destins ,
Sur le front d'un sujet place le diadème
Et détrône les souverains.

Oui , des tristes revers , des coups de la fortune
Le spectacle funeste épouvante mes yeux :
Ici l'humanité succombe à l'infortune ;
Là je vois un peuple d'heureux.

O Reine d'Antium , toi qui de la poussière
Élèves un mortel au sommet des grandeurs ,
Ou changes tout à coup en pompe funéraire
La fête des triomphateurs ;

A tes pieds prosterné , tout l'univers t'adore ;
Le pauvre te bénit sous son toit indigent ;
Assis au gouvernail le pilote t'implore
Et dépose à tes pieds le superbe trident.

Les peuples vagabonds , les nations polies ,
Les rois tyrans , et les consuls romains ,
Gouvernant par la force ou par des lois chéries ,
Craignent également tes arrêts souverains.

Ils redoutent toujours , chancelans sur leur trône ,
Qu'un vil peuple échappé des chaînes du devoir ,
De l'état ruiné ne sappe la colonne ,
Et ne brise en leurs mains le glaive du pouvoir.

Devant toi , sous les traits d'une reine inflexible ,
S'avance la nécessité ;
Son bras de fer déroule une chaîne invincible
Qui courbe sous son poids la triste humanité ;

L'espérance te suit , et la fidélité
Qui tous les jours se revêt d'une robe
blanche comme le lys , riante comme l'aube.

Toujours appui des malheureux ,
Alors que ta bouche sinistre
Souffle sur les grandeurs d'un prince ou d'un ministre ,
Elle suit constamment ton vol capricieux.

Mais du bonheur tari la coupe mensongère
N'offre-t-elle que pleurs et qu'une lie amère ?
Soudain , je vois s'enfuir et le perfide ami ,
Et la lâis parjure et le lâche vulgaire
Relevant un front ennemi.

Ah ! conserve du moins , trop volage fortune ,
La gloire , les vertus , les jours du grand César :
Placés au bout des états de Neptune ,
Oui , bientôt les Bretons verront son étendart.

Couvre aussi de ton bras cette brillante élite
De guerriers , de héros qui tout jeunes encor
Vont de l'État romain reculer la limite ,
Même au-delà du Mont Tabor.

Coupables trop long-temps , sous nos mains sanguinaires ,
J'ai vu tomber nos fils et nos sœurs et nos frères :
Age de fer ! où sont , où sont les attentats
Qui n'aient flétri nos cœurs , qui n'aient souillé nos bras ?

Quel est l'autel , quel est le sanctuaire
Où nos vœux n'aient placé l'inceste et l'adultère.

De nos anciens revers , Déesse , c'est assez :
Sur l'Arabe insolent fais tomber les tempêtes ;
Même pour en percer les cruels Massagètes ,
Reforge de ta main nos glaives émoussés.

O D E X X V I I I.

Et thure et fidibus , etc.

A N U M I D E.

M O N T E Z mon luth , donnez-moi de l'encens ;
 Célébrons tous le retour de Numide ;
 Au chant des vers , que la brebis timide
 Tombe à l'autel sous les couteaux sanglans.
 Arrivé sans danger du fond de l'Hespérie ,
 Son cœur à ses amis inquiets trop long - temps ,
 Partage ses épanchemens
 Qu'il réunit au sein de mon tendre Lamie !
 Il se souvient qu'aux mêmes jeux
 La même main forma votre enfance docile ,
 Et que le même jour , vous reçutes tous deux
 Le gage fortuné de la robe virile.
 Que ce jour soit compté parmi les jours heureux !
 Dansons , chantons l'hymne de l'algresse ;
 Que le vin coule et qu'il coule sans cesse ;
 Que Damalis amante de Bacchus ,
 Quoique intrépide , et buvant à plein verre ,
 Ne l'emporte point sur Bassus :
 Pourtant , de fleurs nouvellement écloses
 Ornonz nos fronts et le lieu du festin ;
 Vîte ! apportez et des lys et des roses
 Dont la fraîcheur , hélas ! ne dure qu'un matin.

O D E X X I X.

Nunc est bibendum , etc.

A S E S A M I S.

M A I N T E N A N T , mes amis , le front paré de lierre ,
 D'un pied libre et joyeux foulons l'humble fougère ;

Dressons , ivres de joie , un autel à Bacchus ;
Et que le vieux Cecube , enfermé par nos pères ,
 Consacrant ses divins mystères ,
Nous rende des plaisirs naguère défendus.

Ils l'étaient , quand poussant l'orgueil jusqu'au délire ,
Cléopâtre essayait d'ébranler cet empire ,
Et qu'avec un ramas d'hommes efféminés ,
De son ambition la fureur insensée
 Souillait sa sanglante pensée
Du massacre et du deuil des Romains consternés.

Mais Dieux ! quand elle voit que trompée en sa rage ,
A peine son vaisseau peut s'ouvrir un passage
A travers les soldats et les feux ennemis ,
Ses esprits que troublaient les vapeurs enivrantes
 Des liqueurs vives et brûlantes ,
Du plus mortel effroi sont tout à coup saisis.

Alors , tel qu'un milan fond sur l'oiseau timide ,
Ou tel que sur les monts le chasseur intrépide
Poursuit le daim léger ou le cerf haletant ,
Tel César triomphant de sa superbe audace ,
 La poursuit , s'attache à sa trace ,
Et brûle d'enchaîner ce monstre rugissant.

Au dessus de son sexe , et toujours souveraine ,
Que fait en ce moment cette ame si hautaine ?
Le glaive à son grand cœur cause-t-il quelqu'effroi ?
Ou va-t-elle , pleurant sur sa triste défaite ,
 Chercher quelque obscure retraite
Qui la mette à l'abri des coups du Peuple - roi :

Non : maîtresse du sort , d'un œil fier et tranquille ;
Elle voit son palais désormais inutile ,
Satisfaire en tombant au courroux du destin ,

Elle ose d'un aspic provoquer la morsure ,
Et dans sa profonde blessure
Sa main en fait glisser l'indomptable venin.

Ainsi , s'affranchissant des terreurs du vulgaire ,
Sur le bord de la tombe elle est encore plus fière ,
Et son cœur s'applaudit d'enlever à César
Le plaisir d'outrager sa majesté de reine
Qu'aux yeux d'une foule inhumaine
Elle craignait de voir traîner après son char.



ODES D'HORACE.

LIVRE II.

ODE PREMIÈRE.

Motum ex Metello , etc.

A POLLION.

PATRON des malheureux , oracle du sénat ,
Ceint du double laurier de Mars et de la gloire ,
Illustre Pollion ! c'est par vous que l'histoire
Va donc nous retracer les malheurs de l'État.

De nos troubles civils la cause illégitime ,
L'orgueil ambitieux déguisant ses complots ,
Et le peuple , des grands instrument et victime ,
Tout va donc s'animer sous vos brillans pinceaux.

Plein de grands souvenirs , et digne de les rendre ,
De combien de vertus il faudra vous armer !
Vous marchez sur un feu qui couve sous la cendre ,
Qui plus terrible encor pourrait se rallumer.

Au plutôt reprenez le fer de Melpomène ;
À son culte vouant vos talens précieux ,
Sophocle des Latins , illustrez notre scène ,
Sitôt que vous aurez offert à nos neveux
Des forfaits paternels le tableau douloureux.

Qu'ais - je entendu ? Le clairon , la trompette ,
Donne de toute part le signal meurtrier :
Au seul aspect de la mort qui s'apprête ,
déjà frémit le superbe coursier ;
Déjà pâlit le front du vieux guerrier ;
Je vois les chefs , en mordant la poussière ,
Montrer une ame indépendante et fière ,
Tout l'univers est détruit ou soumis ;
Mais l'ame de Caton plane sur ses débris.

Junon et tous les Dieux protecteurs de Carthage ,
Ayant perdu l'espoir de venger Jugurtha ,
Avaient abandonné les déserts de Cyrtha :
Bientôt resaisissant un funeste avantage ,
Aux tombeaux des vaincus , ces Dieux persécuteurs
Ont fait assassiner les enfans des vainqueurs.

Engraisés de nos funérailles ,
Par - tout les champs témoins de nos batailles ,
Par - tout , sur la terre et les eaux ,
Notre sang coulant à grands flots ,
Et répandu par la main fraternelle ,
Des enfans de Romule à leur dernier soupir ,
Jusques chez l'Indien frémissant de plaisir ,
Apportent la triste nouvelle.

Mais , muse , que fais - tu ? Ces sujets sérieux
Appartiennent de droit au touchant Simonide :
La grotte , les bosquets de la Reine de Cnide ,
Voilà le sujet de tes jeux

O D E I I I .

Æquam memento , etc.

A D E L L I U S .

CONSERVEZ , Dellius , un parfait équilibre
Dans la prospérité , comme dans les revers ;
Indépendant , proscrit , même chargé de fers ,
Ayez l'humeur égale , une ame toujours libre
Qui dédaigne du sort les caprices divers.

Souvenez - vous - en bien , soit que de la tristesse
Le voile nébuleux enveloppe nos jours ,
Soit que foulant les prés , un jeune essaim d'amours
Nous berce mollement dans une douce ivresse ,
Nous mourrons l'un et l'autre , et cela pour toujours.

Puisque donc le destin , la saison , le bel âge ,
Du plaisir nous permet de goûter les faveurs ,
Qu'on apporte du vin , des parfums , et des fleurs
Qui de nos courts plaisirs , hélas ! m'offrant l'image ,
Perdront bientôt l'éclat de leurs fraîches couleurs.

Là , des arbres touffus s'arrondissant en voûte ,
Présentent au buveur un dôme hospitalier ;
Là , quittant à regret ce pin , ce peuplier ,
Et par mille détours revenant sur sa route ,
L'onde enfin s'enfuyant paraît les oublier.

Cher ami , jouissons en dépit du Tenare :
Il les faudra quitter ces maisons , ces châteaux ,
Tous ces champs que le Tibre arrose de ses eaux ,
Tandis que de votre or usurpateur avare ,
Gaîment un héritier foulera nos tombeaux.

Livrons - nous donc ensemble aux douceurs de la joie :

Car enfin , qu'un mortel naisse du sang des rois ,
Ou que de l'infortune il subisse les lois ,
N'importe ; quand Pluton s'est saisi de sa proie ,
Son oreille et son cœur se ferment à la fois.

L'inflexible destin , dans son urne fatale ,
Agite tous les noms ; nous sommes ses sujets ;
Et tôt ou tard chacun succombant à ses traits ,
Passe , telle est la loi , dans la barque infernale ,
De là dans un exil qui ne finit jamais.

O D E I V.

Septimi gades aditure , etc.

A SEPTIME.

SEPTIME , j'en suis sûr , suivrait mes pas errans
Jusqu'à l'Ébre indocile au joug de l'Italie ,
Même jusqu'à l'Indus , et ces sables brûlans ,
Où sans cesse bouillonne une mer en furie.

Mais Plût aux Dieux que le charmant Tibur
A mes vieux jours serve d'asile !
Qu'il soit le port où désormais tranquille ,
Mon cœur respire enfin , sous un ciel toujours pur ,
Des longs orages de la vie !

Si le destin cruel s'oppose à cette envie ,
Je veux porter mes pas aux bords du Galesus ,
Bords féconds en troupeaux , si riches en vertus ,
Où Phalante exilé retrouva sa patrie.

Ce paysage gracieux
Me rit , me charme plus que le reste du monde :
L'Hymette vanterait le miel dont il abonde ,
Et Venafrè envierait ses fruits délicieux.

Là , toujours le printemps , en ses habits de fête ,
Amène sur ses pas des jours purs et sereins ;
Et faisant oublier Falerne et ses bons vins ,
Bacchus du Mont Aulon y couronne le faîte
De panaches de fleurs , de pampre et de raisins.

Oui , c'est là que je veux me rendre :
Tendre ami , c'est dans ce beau lieu ,
Que vos yeux donneront quelques pleurs à ma cendre ,
Et que vous me direz un éternel adieu.

O D E V I I .

Rectius vives Licini , etc.

A LICINIUS.

AMI , pour être heureux , évitons tout extrême ;
Voguer en pleine mer , c'est affronter la mort ;
Cotoyer le rivage est un danger lui-même :
Souvent l'écueil est près du port.

La médiocrité , ce trésor de la vie ,
Qui sait s'en contenter coule ses jours en paix :
Simple en ses goûts , son cœur ne porte point envie
A l'or des plus riches palais.

Les monts les plus voisins du séjour du tonnerre ,
Les tours , les peupliers les plus audacieux ,
Tombent le plus souvent , roulent dans la poussière ,
Frappés de la foudre des cieux.

Sous le poids des revers , le véritable sage
De la fortune encor espère la faveur ;
Heureux , dans le lointain il entrevoit l'orage
Qui peut altérer son bonheur.

Ce sont les mêmes Dieux dont la main dans l'espace

Promène tour à tour et l'hiver et l'été :
Aujourd'hui malheureux , demain l'homme se place
Au char de la prospérité.

Le terrible Appollon , d'une main ennemie ,
Ne saisit pas toujours ni son arc ni ses traits ;
Il tire quelquefois de sa lyre attendrie
Un air qui charme les forêts.

Ami , dans le malheur ayez donc du courage :
Mais aussi quand les vents enflent vos voiles d'or ,
Observez bien ce grain , et même après l'orage ,
Craignez les délices du port.

ODE VIII.

Quid bellicosus Cantaber , etc.

A HYRPINUS.

Du Numide guerrier ou du Scyte sauvage
Pourquoi vouloir pénétrer les desseins ,
Cher Hyrpinus , pourquoi consumer tout son âge
Dans l'embaras et les tristes chagrins ?
Voyez s'enfuir la jeunesse et les graces :
A l'aspect de nos cheveux blancs ,
Voyez s'éloigner de nos traces
Le doux sommeil , les folâtres amours.
Non les fleurs du printemps ne durent pas toujours :
Toujours d'une égale lumière
Phebé n'éclaire pas ce bosquet verdoyant :
Pourquoi donc éternellement
Tourmenter son esprit et sortir de sa sphère :
Ah ! qu'il vaudrait bien mieux ,
Couché nonchalamment à l'ombre de ce hêtre ,
Boire , chanter , prendre un repas champêtre !
Quand nous pouvons encor jouir d'un sort heureux ,

Ami , sans rechercher les effets ni les causes ,
 Dans un repos voluptueux ,
Ornons nos fronts ridés de guirlandes de roses ,
 Et de parfums embaumons nos cheveux .
Avec Bacchus , point de soin qui tourmente ;
 Esclave , apporte ce flacon ,
 Plonge - le dans cette eau courante ;
Que du Falerne ainsi la sève moias ardente
Offre à notre palais sa charmante boisson .

O D E X.

Ille , et nefasto te posuit , etc.

C O N T R E un Arbre dont il avait pensé
 être écrasé .

C E fut dans un jour malheureux ,
 Arbre maudit ! désavoué des cieux !
Qu'un monstre te planta d'une main criminelle ,
Si ta chûte homicide et ta feuille mortelle ,
 En déshonorant le hameau ,
Devaient me menacer des horreurs du tombeau .

Placé là , pour frapper une tête innocente ,
Ah ! sans doute celui qui te mit sur ce bord ,
A ses tristes parens avait donné la mort ;
Sur son hôte , la nuit , porté sa main sanglante ;
Manié , préparé les poisons de Cholcos ,
Et formé son esprit à des crimes nouveaux .

Oui , contre les dangers toute prudence est vaine :
Le pilote africain craint le vent mutiné ;
Le Romain craint le Parthe , et le Parthe la chaîne
Ou le trait qu'à son sein un brave a destiné ;
 Mais c'est toujours un coup inopiné
Qui tous les jours plus sûr frappe la race humaine .

Il s'en est peu fallu qu'aux rives de l'enfer
Pluton ne m'ait fait voir Phédre désabusée ,
Radamanthe jugeant sur son siège de fer ,
Et le séjotr heureux du tranquille Élysée ,
Et Sapho dont la lyre , interprète du cœur ,
Des filles de Lesbos se plaint avec douleur.

Et vous Alcée aussi , dont la harpe d'ivoire
Fidelle à l'héroïsme , amante de la gloire ,
Exprime sur un ton plus fier , plus vigoureux ,
Les fatigues , les soins , les périls de la guerre ,
Et l'ennui de l'exil qu'une terre étrangère
Prépare trop souvent aux guerriers malheureux.

Pour entendre ces deux poètes ,
Pleins d'un respect religieux ,
Les mânes à l'envi sortent de leurs retraites :
Ils écoutent surtout d'un air plus curieux ,
Ces vers où des tyrans les orgueilleuses têtes
Viennent se rendre au joug d'un Peuple généreux.

O pouvoir des beaux arts ! Frappé de ces merveilles ,
Cerbère tristement abaissant les oreilles ,
Presse contre son sein un front humilié ;
Et cessant d'enlacer les pâles Euménides ,
Les serpens homicides
Pour la première fois ressentent la pitié.

Que dis - je ? Aux doux accens de leur voix musicale
Sysiphe , Prométhée , Ixion et Tantale
Trompent pour un instant leur destin douloureux ;
Le sauvage Orion , déjà l'ami des graces ,
Ne s'inquiète plus de rechercher les traces
Des lions et des lynx échappés à ses yeux ,

O D E X I.

Eheu fugaces , Postume , etc.

A P O S T U M E.

VOIS comme , ami , s'envolent les années !
 Elles s'en vont , passent comme l'éclair :
 La vieillesse s'avance avec sa main de fer ;
 Déjà la mort pressant nos destinées ,
 Ouvre à nos yeux les portes de l'enfer.
 Eh ! tu ferais tomber les plus belles victimes
 A l'inflexible autel du dieu des noirs abymes
 Qui des nœuds redoublés de l'avare Achéron
 Presse le triple corps de l'affreux Gérion ;
 Il n'en faudra pas moins descendre dans la barque :
 Qu'on soit pauvre ou puissant , ou sujet ou monarque ,
 N'importe : chacun doit un tribut à Caron.
 Que si l'on veut , l'on échappe aux orages ,
 A la faux de Bellone , à ses affreux ravages ;
 Que vainement l'automne exerce ses fléaux ,
 Il n'en faudra pas moins voir les eaux du Cocyte ,
 Les Belides et leurs tonneaux ,
 Et digne compagnon de leur race maudite ,
 Sysiphe se roulant dans un cercle de maux.
 Il te faudra quitter ce parc , cette campagne ,
 Ces aimables enfans , cette douce compagnie ,
 Et ces arbres si beaux , cultivés de ta main ,
 Dont le triste cyprès sera le seul enfin
 Qui t'accompagne en ton dernier voyage.
 Pourtant un héritier plus heureux et plus sage ,
 A grands flots versera cet argent et cet or
 Dont cent clefs maintenant te gardent le trésor ,
 Et sur le bronze et le porphyre ,
 Il fera ruisseler , dans des salons dorés ,
 Un nectar plus exquis , plus digne de la lyre ,
 Que celui des destins sacrés.

O D E X I I .

Jam pauca aratro , etc.

DÉJA de fiers palais s'élevant dans la nue
Viennent déshériter le soc et la charrue :
Dans de vastes bassins , de superbes canaux ,
Du Lucrin refoulé vers ses sources profondes ,
De ses mains infécondes ,
Le luxe va bientôt emprisonner les flots.

Où l'olivier croissait , enrichissait son maître ,
Où le raisin vermeil paraît l'orme ou le hêtre ,
Le plane étend déjà ses stériles rameaux ,
Et d'arbustes en fleurs et de plants de charmille
La naissante famille
Contre les feux du jour nous prête ses berceaux.

Ah ! ce n'est point ainsi que l'ont réglé nos pères ,
Et Romule et Caton et ces grands Consulaires ,
Créateurs de nos lois , modèles des vertus :
Alors les citoyens presque dans l'indigence ,
Gardant leur innocence ,
L'État seul possédait d'immenses revenus.

Alors on ne voyait que des maisons rustiques :
L'œil ne s'égarait point dans ces vastes portiques
Où Phébus aujourd'hui n'ose darder ses feux :
L'or , le marbre , et l'airain , aux beaux jours de cet âge ,
On n'en faisait usage
Que pour embellir Rome et les temples des Dieux.

ODÉ XIII.

Otium Divos rogat , etc.

A GROSPUS.

QUAND , sous un ciel obscur , l'effrayante tempête
Bouleverse les mers , offre par - tout la mort ,
Muet et recueilli , le commerçant regrette
Le calme et les douceurs du port.

Le repos ! c'est le but et du Mède et du Thrace ,
Même au sein des périls qu'ils courent affronter ;
Mais ce métal brillant devant qui tout s'efface ,
L'or même ne peut l'acheter.

Non les riches trésors , la pourpre consulaire
Ne saurait repousser loin de nos cœurs flétris
Les soucis dévorans , dont l'essaim funéraire
Voltige autour de nos lambris.

Pour jouir du bonheur , sachons , comme nos pères ,
Fixer auprès de nous la médiocrité ;
Alors du doux sommeil les faveurs salutaires
Nous rendront la sérénité.

Pourquoi ces grands projets , pour un éclair de vie ?
Pourquoi si loin de nous cherchons - nous le bonheur ?
Est - ce donc en fuyant le sol de sa patrie
Qu'on peut échapper à son cœur.

Ayant les pieds des cerfs , les aîles des orages ,
Les chagrins dévorans s'attachent à nos pas ,
Poursuivent les vaisseaux sur les humides plages ,
Les escadrons dans les combats.

Heureux de l'avenir je recule l'image !
Triste , je me distrais par d'innocens plaisirs :

Puisqu'un bonheur parfait n'est point notre partage ,
Mettons un frein à nos désirs.

Achille valeureux meurt au printemps de l'âge ,
Titon vieillit , ses goûts d'avance sont usés ;
Et peut-être le sort m'accordera l'usage
Des jours qui vous sont refusés.

O Grosphus ! pour vous Tyr file et teint votre laine ;
Vous avez cent troupeaux , mille coursiers fougueux ,
Qui bientôt des vallons s'élançant dans l'arène ,
Feront la gloire de nos jeux.

Je n'ai point ces grands biens : mais un heureux génie
Du moins m'a fait présent de cet esprit divin
Qui m'égalant aux Grecs me fait braver l'envie
D'un vulgaire toujours malin.

O D E X I V.

Cur me querelis , etc.

A M É C È N E.

POURQUOI me désoler par cet air de tristesse ,
Mécène , mon espoir , l'appui de ma faiblesse.
Non , avant moi , vous ne pouvez mourir ;
Les Dieux , ni moi n'y saurions consentir.
Ah ! s'il fallait que la parque ennemie
Vous enlevât à ma tendre amitié ,
Tout à coup je perdrais la moitié de ma vie ,
Et ne pourrais garder la seconde moitié
Qui moins chère à mes yeux , par votre mort flétrie ,
Demanderait de vous rester unie.
Le même jour doit finir nos destins :
Sans peine , à cette loi par serment je m'engage ;
Ensemble nous ferons nos adieux aux humains ,

Ensemble nous ferons notre dernier voyage.
 Que la chimère exhale encor ses feux ;
 Qu'étendant ses cent bras , Gyas , Gyas lui-même ,
 De nos cœurs réunis cherche à briser les nœuds ,
 Telle est des Dieux sur nous la volonté suprême ,
 Tous ses efforts seront infructueux.
 Soit qu'à mes jours la Balance préside ,
 Soit que le Scorpion , au regard homicide ,
 Ou que le Capricorne , affreux tyran des mers ,
 Influe à chaque instant sur nos destins divers ,
 Est - il certain du moins que nos planètes
 Offrent toujours un accord merveilleux ,
 Jetant également un regard gracieux
 Sur les lieux où je suis et sur ceux où vous êtes.
 D'abord de Jupiter le bras conservateur ,
 De Saturne écartant la maligne influence ,
 Contre elle vous prêta son utile assistance ,
 Et sut vous délivrer d'un trépas plein d'horreur :
 Événement si doux pour le peuple idolâtre ,
 Que vous voyant reparaître au théâtre
 Il le fit retentir de ses joyeux accens !
 Sous un tronc d'arbre aussi , j'ai vu de mon printemps
 Presque se terminer la trop courte carrière :
 Mais par bonheur Faunus s'avançant par derrière
 Détourna de sa main un coup si dangereux.
 Touchés de ces bienfaits , rendons grâces aux Dieux ;
 Mécène , en leur honneur faites bâtir un temple ;
 Pour moi de loin imitant votre exemple ,
 Le sang d'un jeune agneau remplira tous mes vœux.

O D E X V.

Non ebur neque aureum , etc.

DANS mon humble réduit , les métaux précieux ,
 Ni l'hivoire , ni l'or n'éblouissent les yeux :

Les plafonds , les arceaux se déployant en gerbes ,
 N'y pressent point le front des colonnes superbes.
 Sans titre , je n'ai point à force de procès ,
 D'un nouvel Attalus envahi le palais :
 De Vierges dans le deuil une foule indienne
 Pour moi ne file pas la pourpre tyrienne :
 Mais du moins je possède un luth harmonieux ;
 Quoique simple , les grands visitant mon asile ;
 Maître de peu de bien , mais casanier tranquille ,
 Je ne fatigue point l'Olympe par mes vœux.
 Le mois chasse le mois , l'hiver chasse l'automne ,
 Et cependant au bord de votre monument ,
 Vous faites arrondir , dresser cette colonne !
 N'ayant pas même assez de tout le continent ,
 De la mer en avant vous portez le rivage !
 Que dis - je ? pour grossir un funeste héritage ,
 Vous usurpez celui de vos tristes cliens !
 Vous en chassez l'époux , la femme , les enfans ,
 Emportant pour tout bien les Dieux de leurs ancêtres !
 Étrange aveuglement ! impitoyables maîtres !
 Où voulez - vous aller ? Eh ! ne voyez - vous pas
 Qu'il s'ouvre aussi pour vous l'abyme du trépas ?
 Les tristes indigens , les enfans des Monarques ,
 Sont tous sujets aux lois de l'empire des Parques :
 Abusés par l'espoir de quelques vains trésors ,
 Dit - on que le nocher du rivage des morts
 Ait jamais reconduit aux portes de la vie
 Le rusé Prométhée ou l'énorme Titye ?
 Non , toujours inflexible , il retient sous ses lois
 Ces Géans monstrueux , ces fiers enfans des Rois ,
 Le superbe Tentale et sa funeste race ,
 Tandis que quelquefois au pauvre faisant grâce ,
 Soit qu'il l'invoque ou ne l'invoque pas ,
 Il adoucit pour lui les horreurs du trépas .

O D E X V I.

Bacchum in remotis , etc.

D I T H Y R A M B E .

OUI, croyez - m'en, races futures ,
 J'ai vu sur des rochers déserts
 Bacchus chanter ses aventures :
 Les Nymphes répétaient ses vers ;
 Et frappés de cette merveille ,
 Premier charme de l'Univers ,
 Les Satyres prêtaient l'oreille
 Aux sons divins de ces concerts.

O Dieu ! mon ame encor palpite
 De trouble, de joie et d'horreur :
 Tout plein de l'esprit qui l'agite ,
 Tes traits brûlans percent mon cœur ;
 Toi dont le thyrses est si terrible ,
 Pardonne à ces divins transports ;
 A mes cris devenant sensible ,
 Dicte - moi de nouveaux accords.

J'ai droit de célébrer l'ivresse ,
 Le vin coulant à pleins ruisseaux ,
 Le lait, cette antique richesse ,
 Le miel présent des arbrisseaux :
 Je placerai parmi les astres
 La digne amante de Bacchus ,
 Et redirai tous les désastres
 De Panthée et de Lycurgus.

Vainqueur et de l'Inde et du Gange ,
 Vainqueur du superbe Orient ,
 Sur les côtes où la vendange
 Livre son nectar odorant ,

Tu ceins les cheveux des Bacchantes
Des vipères qui, sous ta main,
Prenant des formes caressantes,
Perdent leur dangereux venin.

Quand les Géans fils de la terre
Escaladerent les remparts
Du palais sacré de ton père,
On te vit braver les hasards :
T'armant de l'épaisse crinière,
Des ongles tranchans du Lion,
Tu renversas dans la poussière
Rhœtus et même Porphryon.

Jusques là te cédant la gloire
Des danses, des joyeux ébats,
On te contestait la victoire,
La palme fille des combats :
Depuis présentant l'assemblage
D'un Dieu charmant, d'un Dieu guerrier,
Tu méritas un double hommage,
Tu ceignis un double laurier.

Quand Cerbère te vit paraître,
Qu'il aperçut tes cornes d'or,
Soudain devant son nouveau maître
Il ressentit un doux transport.
Abaissant sa tête effrayante,
Il voulut même te presser
Des nœuds de sa queue ondoyante
Qui cherchait à te caresser.

ODE XVII.

Non usitata nec tenui, etc.

A MÉCÈNE.

VAINQUEUR du temps et de l'envie ,
 Par ma constance mis aux fers ,
 Porté sur Païle du génie ,
 Mon esprit plane dans les airs.
 Loin de la fange de la terre ,
 Dans un prompt et sublime élan ,
 Jusques au séjour du tonnerre
 S'élève mon front triomphant.

Puisque Mécène , à votre gloire ,
 S'est uni mon nom glorieux ,
 Pour éterniser ma mémoire
 Non , je n'ai point besoin d'ayeux ;
 Du Styx je franchirai l'espace ;
 Déjà me voyant rajeunir ,
 J'ai fait par ma divine audace
 La conquête de l'avenir.

Voyez comme dans l'instant même ,
 Nouveau cygne , roi des oiseaux ,
 De l'éclat de mon diadème
 J'efface mes obscurs rivaux !
 Ce port , l'albâtre de mes aïles ,
 Tout dit à la postérité
 Que sous ses formes immortelles
 A disparu l'humanité.

Dévançant l'essor intrépide
 D'Icare mort avant le temps ,

Je verrai dans mon vol rapide
Le Bosphore aux flots gémissans ;
Dans les Syrtes de Gétulie
Excitant un secret transport ,
Ma voix redonnera la vie
Même aux déserts glacés du nord.

L'Afrique, l'Europe et l'Asie ,
Les États , les Pays divers ,
Rendront hommage à mon génie ,
Et chériront un jour mes vers ;
Mes vers , ces doux fruits de la lyre ,
Que plus d'un cœur doit méditer ,
Tous les Peuples voudront les lire ,
Tous s'instruiront à les chanter.

Regrets honteux ! lugubres scènes !
Vous cyprès , luxe des tombeaux ,
Gardez-vous par des pompes vaines
De flétrir mes destins nouveaux ;
Loin de moi l'urne cinéraire :
J'attends un trépas glorieux ,
Et je ne dois quitter la terre
Que pour m'envoler dans les cieux.



ODES D'HORACE.

LIVRE III.

ODE PREMIÈRE.

Odi profanum vulgus , etc.

LOIN d'ici , profane vulgaire :
Jeunes enfans , baissez un front respectueux ;

Ministre d'Appollon , mon luth religieux
Va répéter un hymne imposant et sévère ,
Dont les sons inouis sont les échos des cieus .

Oui , les rois à leur gré commandent à la terre ;
Mais à son tour le Dieu qui brisa les géans ,
Et dont le regard seul allume le tonnerre ,
Jupiter commande aux tyrans .

Du cyrque des honneurs ouvre-t-on la barrière ?
L'un vante de ses champs l'opulente moisson ;
L'autre de ses ayeux l'orgueil héréditaire ;
Plusieurs l'éclat d'un nouveau nom .

Mais , princes ou sujets , écoutez ces maximes ,
Tous sont également esclaves de la mort ,
Et l'urne contenant le nom de ses victimes
Est mise entre les mains du sort .

Ce Damoclès qui voit au - dessus de sa tête
Planer avec la mort un glaive étincelant ,
Peut - il jouir en paix de la brillante fête
Que vient d'ordonner le tyran ?

Non , le chant des oiseaux , le doux son de la lyre ,
Ne peut rendre à son cœur le charme du repos ,
De ses sens agités le funeste délire
Par - tout lui montre des bourreaux .

Le pauvre , cependant , jouissant de son être ,
Repose jour et nuit dans son réduit obscur ;
Les bois , les eaux , les fleurs , tout ce luxe champêtre ,
Lui peint toujours un ciel d'azur .

Qui vit content de peu , d'un œil d'indifférence
Voit les vents déchaînés sur les mers en courroux ;
Des astres et des airs il brave l'inclémence ,
Il brave la grêle et ses coups .

Que le Lion brûlant offre un funeste signe ,
Que Phiver soit trop sec , qu'il soit trop pluvieux ,
Tranquille , il ne craint pas que son champ ni sa vigne
A la fois trahissent ses vœux.

Rival de la nature , et forçant ses obstacles ,
Sur les bords de la mer , ce Crésus opulent
Du génie et de l'art épuise les miracles ,
Pour asservir cet élément.

Les pierres , les rochers , les moles qu'on y jette ,
Dans leur palais humide enchaînent les poissons ;
A son tour agité d'une fièvre inquiète ,
Ce riche est en proie aux soupçons.

La crainte , au teint plombé , la crainte , aux mains de glace ,
Verse en son cœur chagrin les poisons de l'ennui ;
Elle suit sa trirème ou dévorant sa trace
Monte en croupe derrière lui.

Si le vin de Chio , la pourpre radieuse ,
Le marbre de Paros , et l'éclat des rubis ,
Ne peuvent éloigner d'une couche pompeuse
L'essaim funèbre des soucis.

Pourquoi pour un palais qu'on m'envirait peut-être ,
Changerais-je le toit par mon père habité ?
Pourquoi pour un métal et tyrannique et traître
Renoncer à ma liberté ?

O D E I I.

Augustam , amici , pauperiem , etc.

A SES AMIS.

QU'ENDURCISSANT son corps aux fatigues guerrières ,
Le jeune homme s'instruise à vaincre le malheur ;

Que, la lance à la main, des Parthes sanguinaires
Son bras terrasse la valeur.

Qu'il apprenne à dompter la terre et le ciel même :
Qu'à son terrible aspect, du haut de ses remparts,
L'épouse du barbare, en sa douleur extrême,
S'écrie en baissant ses regards.

» Dieux ! que mon jeune époux retienne son courage !
» Que son bras ignorant le grand art des combats,
» N'aille pas provoquer ce lion dont la rage
» De flots de sang marque ses pas. »

Qu'il est beau de verser son sang pour la patrie !
Du vrai héros toujours l'honneur garde le nom ;
La mort atteint le lâche, et de l'ignominie
En expirant il boit l'affront.

A ses pieds enchaînant l'opinion volage,
La vertu fait pâlir la gloire des héros,
Et ce n'est point au gré d'un peuple sans courage
Qu'elle quitte ou prend les faisceaux.

Sa main ouvre l'Olympe aux fils de la sagesse ;
Par sa mâle constance elle obtient des autels,
Et volant vers les cieux, à ses regards s'abaisse
La fange où rampent les mortels.

Honneur ! honneur encore au silence fidèle !
A jamais loin de moi ces mortels indiscrets
Dont la langue profane imprudemment révèle
Les mystères les plus secrets.

Avec eux je craindrais de passer le Bosphore :
Souvent de Jupiter le courroux foudroyant
Du feu de son tonnerre également dévore
Et le coupable et l'innocent.

Fuyant le ciel vengeur, voyez courir le crime :
Quoique s'acheminant d'un pied lent et boîteux ,
La peine atteint enfin , immole sa victime ,
Et venge la terre et les cieux.

O D E I I I.

Iustum et tenacem propositi virum , etc.

A AUGUSTE.

CELUI dont l'ame inébranlable
Ne consulte que l'équité ,
Affronte un tyran implacable ,
Les flots d'un peuple révolté ,
Des autans la jalouse rage ,
L'effort des mers et de l'orage :
Que le ciel même , en sa fureur ,
Confonde la terre et les ondes ,
Il cède à la chute des mondes ,
Mais la paix règne dans son cœur.

Tel l'intrépide fils d'Alcmène
Franchit l'Olympe radieux ;
Tel auprès des frères d'Helène ,
César boit le nectar des Dieux :
Ainsi la panthère cruelle ,
Ployant au joug un front rebelle ,
Reconnut un dieu dans Bacchus ,
Et vers les voûtes éternelles ,
Les coursiers de Mars , sur leurs aîles ,
Ravirent le grand Romulus.

A son aspect , Junon ravie
Tint aux Dieux ce discours de paix :
» Enfin Troie est anéantie ,
» Sous l'herbe gissent ses palais :

» Voilà votre digne salaire ,
» Forfaits d'une reine adultère ,
» Crimes d'un juge incestueux ,
» Et toi prince traître et parjure
» Dont l'avalissante imposture
» Crut lâchement tromper les Dieux.

» Depuis l'instant de cette offense ,
» Pallas et moi reine des Dieux
» Avons du sceau de la vengeance
» Marqué ses États odieux :
» Déjà d'Helène l'hôte infame
» Ne fait plus éclater sa flamme ;
» Patrocle ! on a vengé ta mort :
» Au Peuple grec , peuple intrépide ,
» De Priam la maison perfide
» Ne peut plus opposer Hector.

» C'en est fait ! j'étouffe avec joie
» Cette guerre dont les débats
» Entre toute la Grèce et Troye
» Avaient prolongé les combats :
» Pour Romulus j'éteins ma haine ;
» Et quoique issu d'une troyenne ,
» En lui je vois mon petit - fils ;
» A nos banquets qu'il prenne place ;
» Mais qu'en obtenant cette grâce ,
» Il en connaisse tout le prix.

» Détruit par la flamme et le glaive ,
» Qu'ailleurs glorieux et puissant ,
» Ilion un jour se relève ,
» Peut - être Junon y consent ,
» Pourvu qu'une mer en furie
» Sépare Troye et l'Italie ,
» Et que les plus vils animaux ,

» Insultant Paris et son père ,
» Viennent établir leur repaire
» Au sein même de leurs tombeaux,

» Élève - toi , brillant de gloire ,
» Capitole majestueux !
» Que de ton faite la victoire
» Fonde sur le Parthe orgueilleux :
» Que par - tout semant les alarmes ,
» Ton nom , précurseur de tes armes ,
» Vole aux lieux où le Nil répand
» De ses flots l'opulence antique ,
» Et même à ceux que de l'Afrique
» Sépare un immense océan.

» Que Rome , comme indigne d'elle ,
» Laisse dans la terre enfoui
» Cet or qu'une main criminelle
» Ravit pour les malheurs d'autrui :
» Que plutôt ses lois souveraines
» Aux Nations portent des chaînes ,
» Des bords où , dardant tous ses feux ,
» D'un or pur Phébus se couronne ,
» Jusqu'à ces monts servant de trône
» A l'hiver morne et nébuleux.

» Mais qu'un espoir trop téméraire ,
» Ou qu'un excès de piété ,
» De l'abysses de la poussière
» Ne tire point une cité
» Qui , sous des auspices funestes ,
» Relevant ses malheureux restes ,
» Tomberait encor sous mes coups ;
» Moi , des Dieux l'auguste princesse ,
» Contre elle de toute la Grèce
» J'armerais encor le courroux.

» Trois fois Phébus , dans sa puissance ,
» La ceindrait d'un rempart d'airain ,
» Trois fois , le brisant de leur main ,
» Les Grecs serviraient ma vengeance ;
» Trois fois , les veuves dans les fers
» Déplorant leurs tristes revers.....
Où vas - tu , muse téméraire ,
Descends à tes frivoles jeux ;
Ta lyre vaine ou mensongère
N'est qu'un écho faible des cieux.

O D E V.

Cælo tonantem credimus , etc.

Il loue AUGUSTE d'avoir , par la seule terreur
de ses armes , soumis les Peuples britan-
niques et surtout les Parthes.

JUPITER nous apprend , au bruit de son tonnerre ,
Qu'il est le monarque des cieux :
Ainsi César dont le nom belliqueux
Vient d'abattre à ses pieds le Parthe sanguinaire ,
Annonce aux Peuples orgueilleux
Qu'il est le maître de la terre.

De Rome il a lavé le flétrissant affront :
Quoi ! devenu l'époux d'une femme barbare ,
N'écoutant que l'opprobre , ou qu'un instinct avare ,
Le soldat de Crassus , sans respect pour son nom ,
N'a-t-il pas oublié nos fêtes triomphales ,
Nos boucliers sacrés et le feu des Vestales ?

N'a-t-il pas consenti , quel siècle ! quelles mœurs !
Tandis que subsistaient et Rome et son génie ,
A consumer ses jours au sein de l'infamie ,

A vendre à l'étranger son sang et ses sueurs ?

Il avait pressenti cette infame bassesse,
L'austère Régulus, alors que sa sagesse
Refusa de voter un échange honteux
Dont l'exemple pouvait pervertir nos neveux,
Et que censeur ardent d'une indigne jeunesse,
Des captifs il riva les fers injurieux.

» J'ai vu, j'ai vu, dit-il, la superbe Carthage,
» Aux voûtes de son temple attacher nos drapeaux :
» J'ai vu nos citoyens, sans pudeur, sans courage,
» Ployer leurs fronts au joug, humilier leurs dos,
» Quand l'Africain rouvrant les portes de ses villes,
» Aux tributs du commerce, à l'or des nations,
» Dans ces champs que nos mains jadis rendaient stériles,
» Sans trouble recueillait les plus riches moissons.

» Croit-on qu'en rachetant ces timides esclaves,
» Qu'en comblant de notre or un avide vainqueur,
» Nous aurons des soldats plus soumis et plus braves ?
» Non : payer leur défaite et briser leurs entraves,
» Romains, c'est ajouter la perte au déshonneur.

» Telle est de nos captifs la coupable infamie,
» Ils se sont dégradés jusqu'à livrer leur vie :
» Celui qui s'est laissé charger d'indignes fers,
» Que l'aspect de la mort a fait pâlir de crainte,
» De ce premier effroi conservera l'empreinte :
» Pour lui d'autres combats seront d'autres revers.

» Tentant tous les moyens d'échapper au carnage,
» De conserver des jours dignes de ses succès,
» Au fort de la mêlée il a parlé de paix :
» O honte de l'état ! O trop fière Carthage !
» Quels Dieux ou quels destins élèvent ta grandeur
» Sur les tristes débris de notre antique honneur. »

Dès lors déchu des droits et d'époux et de père,
 Des droits de citoyen, il refusa, dit-on,
 Le baiser de ses fils, le baiser de leur mère,
 Et vers la terre il tint courbé son triste front,
 Jusqu'au moment fatal où son rare courage,
 Ayant des Sénateurs entraîné le suffrage,
 Il partit, au milieu de ses amis en pleurs,
 Pour un exil couvert et de gloire et d'horreurs.

Non, il n'ignorait pas les tourmens qu'à Carthage
 Préparait des bourreaux l'industrireuse rage :
 Du Peuple qui s'oppose à ses pas empressés,
 Voyez - le cependant fendre les flots pressés,
 Avec cet œil serein, ce front calme et tranquille,
 Tel que se déroband au fracas de la ville,
 Il allait dans ses champs, au sein d'un doux repos,
 Se délasser du poids de ses nobles travaux.

O D E V I I.

Martiis caleps quid agam, etc.

A MÉCÈNE.

Il l'invite à une fête.

LE premier jour de Mars, chez un célibataire !
 Pourquoi des fleurs, un autel de gazon,
 Un brasier, de l'encens, cette pompe étrangère ?
 Vous en demandez la raison,
 Mécène, vous l'un de nos sages,
 Vous qui si bien connaissez les usages !

Un agneau blanc, lorsqu'un funeste pin
 Manqua de m'écraser, de m'ôter la lumière,
 Je le promis au dieu du vin
 Qui m'avait garanti de sa main tutélaire.

Aujourd'hui de ce jour divin

Je célèbre l'anniversaire ;

Et me ressouvenant du bienfait de Bacchus ,

Je veux décacheter l'une de ses bouteilles

Qui vieillissent depuis Tullus.

Allons , que le vin coule en ces coupes vermeilles ;

En faveur d'un ami , surtout d'un si beau jour ,

Buvez cent fois , cent fois buvez encore ,

Et que demain la paresseuse aurore

Vous retrouve vidant le verre à votre tour.

Eh ! loin d'ici les cris et les alarmes :

Oubliez un instant les soins de la cité :

Voyez le Dace abandonnant ses armes ;

Et le Parthe cruel de fureur agité

Se déchirant lui - même les entrailles.

Que craignez - vous pour nos murailles ?

L'orgueilleux Espagnol est déjà dans les fers ,

Et le Scyte appelé du fond de ses déserts ,

L'arc détendu , s'éloigne enfin de nos frontières.

Faisant tour pour l'État , et jamais rien pour vous ,

Abandonnez le timon des affaires ;

Loin de la Cour , suivez la pente de vos goûts ,

Et des fleurs du plaisir , hélas ! trop passagères ,

Respirez le parfum si doux !

ODE IX.

O Fons Blandusiæ , etc.

A LA FONTAINE DE BLANDUSIE.

O Fontaine de Blandusie ,

Toi qui me peins un ciel d'azur ,

Et dont chaque flot toujours pur

Devrait s'unir à l'ambrosie ,

Demain , sur ce gazon nouveau ,

Je dois t'immoler un chevreau :
 En vain sa corne menaçante
 S'essaye aux combats de l'amour ,
 Son sang doit rougir à son tour
 Ton eau pure et rafraîchissante.

Du Lion bravant la fureur ,
 Tu crains peu l'ardeur météore :
 Mes troupeaux que l'été dévore ,
 Près de toi goûtent la fraîcheur :
 Aussi je veux chanter ta rive ,
 Et ce rocher mystérieux
 D'où s'échappant en eau plaintive
 De ta nyade fugitive
 L'urne se cache à tous les yeux.

O D E X.

Herculis ritu , etc.

AUX ROMAINS.

LOUANGES D'AUGUSTE.

O ROMAINS ! ce héros qui sur les pas d'Alcide ,
 N'écoutant que l'instinct d'un courage intrépide ,
 Avait été cueillir d'innombrables lauriers ,
 Heureux triomphateur de l'Elbe et de l'Ibère ,
 L'orgueil du nom Romain , notre appui , notre père ,
 César rentre dans ses foyers.

Que l'épouse qui met son bonheur dans la gloire
 De cet auguste époux , si cher à la victoire ,
 Fasse éclater sa joie et ses ravissements ,
 Que l'autel sous sa main fume de sacrifices ,
 Et que la sœur du prince à nos Dieux si propices
 Offre ses vœux et son encens.

Mères dont les enfans rentrent dans vos familles,
Prenez vos voiles blancs, venez avec vos filles :
Vous dont un seul instant l'hymen fit le bonheur,
Et vous tous orphelins dans nos rangs prenez place :
Mais qu'en y paraissant, votre injuste menace
Ne vous présage aucun malheur.

Pour les Romains, pour moi, ce jour sera prospère :
Tant que le grand César gouvernera la terre,
Coulant dans le repos des jours voluptueux,
Au dessus du destin, au dessus de la crainte,
Du glaive, du poison, je braverai l'atteinte,
Et les partis séditions.

Vîte ! apportez des fleurs, des parfums et du lierre !
Apportez de ce vin qui date de la guerre
Du Marse redoutable ou du fier Spartachus,
Si toutefois les mains de ces brigands avides
N'ont pas impunément laissé mes celliers vides
De ce doux présent de Bacchus.

Esclave ! pour orner cette fête nouvelle,
Va dire à Néera dont la voix est si belle,
De tresser, de boucler ses cheveux odorans ;
Si son fâcheux portier feint de te méconnaître,
Au lieu de l'en punir, viens te plaindre à ton maître
De ses caprices insolens.

Sous le consul Plancus, au printemps de mon âge,
Soudain je me serais vengé de cet outrage ;
Les querelles pour moi ne sont plus de saison,
Le courage me fuit, s'envole à tire d'aile,
Et mon sang moins bouillant en secret me rappelle
Aux préceptes de la raison.

O D E X I.

Inclusam Danaëm , etc.

A M É C È N E.

QUAND une tour d'airain , d'une vierge craintive
 Tenait sous le verrou la jeunesse captive ,
 Des dogues , des remparts , une enceinte de fer ,
 Semblaient défendre assez sa pudeur et ses charmes ;
 Mais de l'or empruntant les armes ,
 Vénus fit triompher le puissant Jupiter.

Tel est de ce métal l'empire irrésistible ,
 Que plus puissant encor que la foudre terrible ,
 Il fait par-tout glisser son magique poison :
 C'est au bruit imposteur de ce nouveau tonnerre
 Qu'on vit s'effacer de la terre
 De l'augure d'Argos la fameuse maison.

C'est de lui que Philippe empruntant sa puissance ,
 Des orateurs d'Athène acheta l'éloquence ,
 Et courba sous ses lois de superbes rivaux :
 Enfin , enfin c'est l'or qui , souverain des ondes ,
 Fléchit sur les plaines profondes
 L'orgueil impérieux des sombres matelots.

Mais la cupidité , l'inquiète tristesse ,
 Accompagnent toujours un surcroît de richesse :
 Voilà pourquoi , Mécène , évitant avec art
 D'attirer , d'assembler les honneurs sur ma tête ,
 Je n'ai , du sein de ma retraite ,
 Pas même demandé la faveur d'un regard.

Moins on a des besoins , plus le ciel est propice :
 Aussi de vains trésors faisant le sacrifice ,
 J'appelle à mon secours l'heureuse pauvreté ,

Et suis plus fortuné , fier de mon indigence ,
Que si , nageant dans l'opulence ,
Je devais , pour jouir , vendre ma liberté.

Un champ d'un rapport sûr , une onde salutaire ,
Un bosquet me prêtant son ombre hospitalière ,
Sans mélange de maux m'offrent le vrai bonheur ,
Tandis que le tyran de la vaste Lybie ,
Ou de l'opulente Arabie
Tous les jours boit dans l'or la crainte ou la langueur.

Il est vrai qu'un doux miel , qu'un nectar délectable ,
Chez moi de leurs parfums n'embaument point ma table ;
Que de riches toisons n'y frappent point les yeux ;
Pourtant du vil besoin j'ignore l'esclavage ,
Et si je voulais davantage ,
Mécène , j'en suis sûr , vous rempliriez mes vœux.

Mais cultivant en paix le champ héréditaire ,
Sait-on régler ses vœux et vivre dans sa sphère ?
Plus sûrement alors l'on augmente ses biens ,
Que si l'on ajoutait à son humble héritage
Les champs arrosés par le Tage
Ou les riches trésors des Princes lydiens.

Au contraire la soif d'une vaine richesse ,
Étendant nos besoins , nous appauvrit sans cesse :
Ainsi je le répète , ô médiocrité !
Fille du ciel , toi seule écartant la misère ,
Répands les vrais biens sur la terre ,
L'innocence , l'amour , la paix et la santé.

O D E X I I.

Cæli vetusto nobilis , etc.

A L A M I A.

NOBLE Élius , souffrez qu'ainsi je vous appelle ,
 Puisqu'on vous fait sortir de la tige si belle
 Des anciens Lamias ainsi que vous issus
 De la maison de ce fameux Lamus
 Jadis roi fortuné de ces plaines fécondes
 Où le Lyris en paix vient promener ses ondes ,
 Noble Élius enfin , vous apprendrez de moi
 Que si l'on peut ajouter quelque foi
 Aux présages de la corneille
 Dont le croassement frappe encor mon oreille ,
 Demain de l'ouragan le souffle impétueux
 Dépouillera les bois de leur feuillage
 Et de la mer couvrira le rivage
 De débris rejetés par les flots écumeux.
 Tandis qu'il en est temps , prenez donc vos mesures ;
 De l'Eurus destructeur prevenez les injures :
 Puis vous donnant de plus doux passe - temps ,
 Si c'est là votre fantaisie ,
 Offrez un vin pur au génie ,
 Faites-lui même encor de plus riches présens ,

O D E X I I I.

Faunæ Nympharum , etc.

A U D I E U F A U N E.

A M A N T des Nymphes si craintives ,
 Amant volage mais heureux ,
 Dieu Faune ! en passant sur les rives
 Du ruisseau qui vit mes ayeux ,

Anime d'un regard propice
L'espoir naissant de mes troupeaux,
Et mets sous ta main protectrice
Et mes brebis et mes agneaux.

Vers le déclin de chaque automne,
Je t'offre le sang d'un chevreau ;
Pour toi ma coupe se couronne
Du meilleur vin de mon caveau,
Et même sur l'autel antique
Que te vouèrent mes parens,
Ma main pure et non magnifique
Élève un nuage d'encens.

C'est peu : Lorsque de ton passage
Décembre vient nous avertir,
Tout participe à mon hommage
Par l'alégresse et le plaisir :
Le laboureur laisse sans guide,
Le bœuf errer loin du hameau ;
Le loup de sa dent homicide
N'égorge plus le tendre agneau.

Enfin la forêt moins sauvage
Dans ses bras cherche à t'enlacer,
Ou parsème de son feuillage
Le sentier qui te voit passer ;
Et te saluant de son verre,
Le franc et joyeux vigneron
A frapper de son pied la terre
S'anime par une chanson.

O D E X V I I I .

Intactis opulentior , etc.

Contre l'Avarice.

QUAND dominant en paix sur l'Inde et l'Arabie ,
Vous en posséderiez les immenses trésors ;
Quand pour vous , des deux mers qui ceignent l'Italie
Les plus riches palais embelliraient les bords :

Si la nécessité , Déesse inexorable ,
Faisait peser sur vous son bras de diamant ,
Déjà traînant le poids d'un destin déplorable ,
Pour vous s'entrouvrirait le gouffre du néant.

Promenant sur des chars leur errante patrie ,
Les Scythes , les Germains sont plus sages que nous ;
Leurs champs n'ont point de borne , et leur libre industrie
En recueille les dons pour le bonheur de tous.

Tour à tour supportant les travaux de l'année ,
Égaux par la coutume , et simples dans leurs mœurs ,
Leur volonté constante , au bien déterminée ,
Partage également les fruits et les labeurs.

Là , contre les enfans d'une première épouse
La marâtre jamais n'exerça son courroux ,
Et fière de sa dot , inconstante ou jalouse ,
Une femme jamais n'avilit son époux.

D'un adroit corrupteur repoussant la promesse ,
Son cœur de l'hymen seul ressent les chastes feux ;
Son art , c'est la pudeur , sa dot , c'est la sagesse ,
Et l'exemple sacré des mœurs de ses ayeux.

Unie à son époux d'une chaîne éternelle ,

Sa sauvage vertu , dans sa simplicité ,
S'effraierait d'un soupçon ; et son cœur lui révèle
Que la mort est le prix de l'infidélité.

O vous donc qui brûlez du désir légitime
D'être appelé l'appui de l'État chancelant ,
Voulez - vous étouffer tous les complots du crime ?
Des vices et du luxe enchaînez le torrent.

Votre gloire dès lors volera d'âge en âge :
Car tels sont les humains , la vertu sous le dais
Gêne trop leurs penchans ; vit - elle sans hommage ?
Son culte qu'on déserte , excite leurs regrets.

Mais que sont ces regrets , si l'aspect du supplice
Du crime épouvanté n'arrête les fureurs ?
A quoi donc sert des lois l'imposant édifice !
S'il n'a pour fondement la sainteté des mœurs.

Cependant tous les jours s'accroît notre avarice :
Les glaces de l'hiver , les ardeurs de l'été ,
La mer de toutes parts ouvrant un précipice ,
Rien ne peut mettre un frein à notre avidité.

Rival audacieux des mers et de l'orage ,
Le pilote a trouvé les secrets de cet art
Qui des flots à ses pieds fait expirer la rage ,
Et soumet à des lois le pouvoir du hasard.

Devant le vice altier , du sort triste victime ,
Par - tout la pauvreté baisse un front abattu ;
Ou coupable à son tour , elle s'essaye au crime ,
Et quitte en blasphémant l'autel de la vertu.

Ah ! que ne portons - nous aux pieds de la patrie
Qui cherche à nous presser dans ses bras maternels ,
Ces perles , ces bijoux , cette richesse impie

Qui nous rend à la fois pauvres et criminels :

Ou mieux encor , au fond de l'océan avide ,
Que n'allons - nous jeter ces dangereux métaux ?
Car si le repentir , la bonne foi nous guide ,
Nous tarirons ainsi la source de nos maux.

Qu'une éducation et généreuse et mâle ,
Excitant la vertu mourante dans nos cœurs ,
Redresse de Thémis la balance inégale ,
Donne aux lois des soutiens , à l'État des vengeurs.

Le mal est si pressant ! Voyez comme avec peine
Le fils des Torquatus se tient sur son coursier !
Les jeux du champ de Mars le mettent hors d'haleine ,
Et de la chasse il fuit le trop rude métier.

Dans les jeux de hasard seulement il excelle ,
Jeux proscrits par nos lois le code du bon sens ;
Ou le cercle des Grecs , méritant tout son zèle ,
A le faire rouler il consacre son temps.

Encor pour enrichir un héritier si digne !
Son père se parjure et trompe son ami ;
C'est par lui que faussaire et qu'usurier insigne ,
Son cœur à leurs forfaits n'est point fait à demi.

De sa fortune enfin s'élève l'édifice ,
Il est vrai : toutefois , avec ces monceaux d'or ,
S'accroît de ses désirs le barbare caprice ,
Et la crainte à la fois des dieux et de la mort.

ODE XIX.

Quo me Bacche , etc.

A BACCHUS.

Animé de l'esprit de ce Dieu , il va
chanter les louanges d'Auguste.

Où suis - je ? Quel dieu me domine ?
Bacchus s'empare de mes sens ;
Sur quel mont , sur quelle colline
Égare-t-il mes pas tremblans ?
En proie à son sacré délire ,
Quels rochers , quels antres déserts
Rendront les accords de ma lyre
Et la cadence de mes vers.

Ouvrez vos portes éternelles ,
Olympe ! séjour glorieux !
J'y veux élever sur mes ailes
De César le nom radieux :
Mon audace sera sublime ,
Et dans mes lyriques efforts ,
Mon vers , souverain de la rime ,
Produira d'immortels accords :

Telle à l'aspect des monts de Thrace ,
De l'hiver empire éclatant ,
La Bacchante pleine d'audace
Éprouve un saint saisissement ;
Ainsi perçant le sein des nues ,
Mon œil contemple avec effroi
Des rochers les têtes chenues ,
Par degrés fuyant devant moi.

Ah ! qu'il est doux , dieu des Naïdes ,

De suivre ta suprême loi !
Par toi cessant d'être timides ,
Mes vers seront dignes de toi :
Puisés à ta source brûlante ,
Leurs traits de force et de chaleur
N'auront rien qui ne se ressente
De ton esprit inspirateur.

O D E X X I I I .

Thyrrena Regum progenies , etc.

A M É C È N E .

ILLUSTRE rejeton des princes d'Étrurie ,
Il est chez moi , Mécène , un carteau de bon vin ,
Des parfums précieux , des fleurs dont l'ambroisie
Vous presse de venir demain.

Qui peut vous retenir ? ah ! vous faut-il sans cesse
Contempler les côteaux d'Ésule et de Tibur ?
Loin des plaisirs bruyans et de leur folle ivresse ,
Venez goûter un bonheur pur.

Quittez pour un moment ce palais magnifique
Qui lance vers le Ciel son faite impérieux ;
Le vain fracas de Rome , un luxe asiatique
Saurait-il seul vous rendre heureux.

Un changement de scène , un repas sous le chaume ,
Sans faste , sans éclat , par fois charme les grands ;
Et la franche gaîté sur eux répand un baume
Qui leur donne de nouveaux sens.

Andromède déjà fait briller sa couronne ;
Sur son char enflammé s'élève Procyon ;
Et près du chien brûlant qui précède Érigone ,
Phébus va se joindre au lion.

La nature languit : déjà sur le rivage
Zéphire est endormi : le pâtre , les troupeaux ,
Accablés de fatigue ont recherché l'ombrage
Sur l'humide bord des ruisseaux.

Mais vous , tenant toujours le timon des affaires ,
Vous n'osez un instant sécouer vos liens ,
Vous songez à prévoir les projets téméraires
Des Seres et des Bactriens.

Cependant Jupiter dans sa sagesse immense ,
Couvre d'un voile épais le livre des destins ,
Et se rit d'un mortel qui s'alarme d'avance
D'événemens fort incertains.

Songez donc au présent : l'avenir est semblable
A ce fleuve voisin qui tantôt mollement ,
Sans bruit et sans orgueil se glissant sur le sable ,
Va se perdre dans l'Océan :

Tantôt , quand les torrens viennent grossir ses ondes ,
Il emporte en son cours , rochers , arbres , troupeaux ,
Et du courroux altier de ses eaux vagabondes
Il épouvante les hameaux.

Un mortel ne saisit la volupté suprême ,
Et son cœur ne jouit du prix de la vertu ,
Que quand , libre par choix et content de lui-même ,
Il peut se dire : *J'ai vécu.*

Que demain le soleil , sur tout ce qui respire
Étende un crêpe noir ou son voile brillant ,
Le ciel même ne peut altérer ou détruire
Les plaisirs du moment présent.

Cruelle dans ses jeux , la fortune volage
Sème à son gré les ris , les plaintes , les tourmens ,

Et donne à l'univers l'éclatant témoignage
De ses caprices insolens.

Aujourd'hui c'est mon tour : demain , demain peut-être
Le sort me comblera des dons les plus flatteurs :
Dois-je long-temps fixer les regards de mon maître ?
Soit , je consens à ses faveurs.

Mais près de s'envoler vois-je frémir ses ailes ?
Je lui rends ses présens , et sans être abattu ,
Puisant dans mes revers des clartés immortelles ,
Je me couvre de ma vertu.

Aussi quand sur les mœurs l'ouragan se déclare ,
Qu'il harcèle en grondant des vaisseaux précieux ,
Pour arracher sa proie à l'Océan avare ,
Ai-je besoin d'indignes vœux ?

Me mocquant du courroux d'une mer infidelle ,
Il me suffit alors de Pollux , de Castor ,
Du souffle du zéphir qui poussant ma nacelle
me fait arriver dans le port.

O D E X X I V.

Exegi monumentum , etc.

Que la gloire de ses vers ne passera point.

PLUS durable que le porphyre ,
Et que le bronze et que l'airain ,
Un monument fils de la lyre
Vient de s'élever sous ma main :
Baissez-vous fières pyramides ;
Le temps qui creuse vos tombeaux ,
N'oserait de ses dents livides
Toucher au fruit de mes travaux.

Oui, j'en crois l'instinct qui m'anime :
Je ne mourrai point tout entier ;
De la gloire enfant magnanime ,
Je ceindrai l'immortel laurier :
Mon corps rentrant dans la poussière ,
De mon esprit le pur flambeau ,
Pour éclairer toujours la terre ,
Percera la nuit du tombeau.

Tant que les dieux du Capitole ,
Les vestales, les saints autels ,
Et l'art divin de la parole
Obtiendront l'encens des mortels ,
On dira dans toute la terre
Que dans Rome mon art nouveau
Accueillit la muse étrangère
Et de Pindare et de Sapho.

On le dira surtout aux rives
Où l'Aufide toujours bruyant
Fait entendre ses eaux plaintives : .
Ah ! qu'un hommage si touchant
Muse, d'un noble orgueil t'anime !
Ce droit est le prix des vainqueurs ;
Et pour moi, sur la double cime
Cueille la palme des neuf Sœurs.



ODES D'HORACE.

LIVRE IV.

ODE PREMIÈRE.

Pindarum quisquis studet æmulari, etc.

A LEBRUN, poëte lyrique.

MALHEUR à qui dispute à notre aigle lyrique
La fierté de son vol et l'éclair de ses yeux !
Nouvel Icare, au cœur présomptueux,
Tout à coup je le vois dans la mer atlantique,
Ensevelir son espoir orgueilleux.
Tel qu'un fleuve grossi par les eaux de l'orage,
Ayant rompu les digues du rivage,
Précipite en grondant ses flots tumultueux ;
Tel LEBRUN entraîné par son vaste génie,
Tour à tour fier et gracieux,
Se répand dans ses vers en torrent d'harmonie.

Il a des droits à l'immortalité,
Soit que précipitant les accens de sa lyre,
Le dythyrambe et son délire,
Dans des nombres pompeux, mais pleins de liberté,
La noble muse qui l'inspire,
A des termes nouveaux imprime sa fierté ;
Soit qu'il chante les Dieux arbitres du tonnerre,
Ou des Gaulois les enfans généreux
Près de punir ces géans orgueilleux
Qui pèsent sur les eaux et fatiguent la terre.

Ah ! qu'il me plaît encor, lorsque de la douleur

Confiant à son luth la plainte solitaire ,
 Par des vers qu'amollit une tendre langueur ,
 Il arrache à l'oubli de la tombe jalouse
 Un héros immolé près de sa jeune épouse ,
 Et qu'il fait respirer son esprit et son cœur.

Sur-tout parmi des flots de sang et de poussière ,
 Voyez-le , dévorant une ardente carrière ,
 Marcher d'un pas égal à ceux de nos héros ;
 Il m'élève en chantant leur audace guerrière :
 Aussi lorsque l'airain , les marbres de Paros
 Nous retraçant leurs vivantes images ,
 Céderont lentement à la lime des âges ,
 Leurs noms toujours liés à ses vers triomphans
 Planeront radieux sur les aîles du temps.

Oui , cet aigle prend-il son essor vers la nue ?
 Il brave le tonnerre et vole sur les vents :
 Mais moi de qui la voix est à peine connue ,
 Tel qu'une abeille , au retour du printemps ,
 Erre près de Tibur , dans les prés , dans les champs ,
 Harcèle Flore et pille sa corbeille ,
 Je ne saurais chanter les fiers vainqueurs des rois ,
 Ma lyre est trop timide , et même mon oreille
 S'offense des accords qu'elle rend sous mes doigts.

O LEBRUN ! c'est à toi , c'est à ta muse altière
 De consacrer les noms de nos fiers défenseurs ,
 Lorsque joignant l'olive aux lauriers des vainqueurs ,
 Ils auront abaissé ce superbe insulaire
 Dont le sceptre d'airain pèse sur les deux mers :
 Sur-tout d'un demi-Dieu que ton vers tributaire ,
 Apportant à ses pieds l'encens de l'Univers ,
 Élève au séjour du tonnerre
 Cet Alcide nouveau , le plus riche trésor ,
 Le plus digne bienfait que le destin prospère
 Puisse jamais accorder à la terre ,

Alors qu'il lui rendrait les mœurs de l'âge d'or,
 Peins-nous, à son retour d'une rive étrangère,
 Nos fêtes, nos plaisirs, la pompe de nos jeux,
 Ces transports d'âlégresse, et ce concours civique,
 Et le Sénat cessant ses débats orageux.
 Alors si de mon luth timide et paresseux
 Je puis accompagner ta trompette héroïque,
 Je redirai cent fois : O jour, ô jour heureux !
 Que le beau jour qui vint rendre à nos vœux
 Le grand vainqueur, le héros italique.
 C'est peu : Quand inondant les temples de nos Dieux,
 Le peuple, en flots majestueux,
 Avec pompe ouvrira sa marche solennelle,
 Près de toi respirant une audace nouvelle
 Je m'écrirai, parmi des flots d'encens :
 O triomphe ! triomphe ! et la voûte sacrée
 Joignant sa voix à ma muse inspirée,
 Me répondra par ces cris triomphans.

O D E I I.

Quem tu, Melpomene, etc.

A MELPOMENE.

CELUI qui de ton influence
 Sentira le noble aiguillon,
 Muse ! le prix de la vaillance
 N'illustrera jamais son front ;
 Ni vainqueurs aux champs de l'Élide,
 On ne verra point ses coursiers
 Faire passer son char rapide
 Sous des portiques de lauriers.

Non, la victoire, au Capitole,
 Pour avoir brisé les tyrans,

Devant cette nouvelle idole
 Ne fera point fumer d'encens :
 Mais de Tibur le doux sourire ,
 Mais ses eaux et ses vallons frais
 Sauront inspirer à sa lyre
 Des airs qui ne mourront jamais.

Ainsi j'ai mérité que Rome ,
 Cettè reine de l'univers ,
 En moi saluât le grand homme ,
 L'ami des muses et des vers.
 Déjà la voix de l'Italie
 Par - tout proclame mes talens ,
 Et de la noire jalousie
 En paix j'écrase les serpens.

Arbitre des sons de ma lyre ,
 Toi qui peux animer les bois ,
 Les suffrages de tout l'empire ,
 Melpomène ! je te les dois :
 Si je possède l'art de plaire ,
 Si l'on applaudit à mes chants ,
 C'est ton ouvrage ; et mon salaire
 Est un tribut que je te rends.

IMITATION DE L'ODE III.

Qualem Ministrum fulminis , etc.

AU PREMIER CONSUL.

TEL que le roi du ciel , tel que Paigle intrépide ,
 De Jupiter tonnant ministre audacieux ,
 Au sortir de son aire , essaye un vol timide ,
 Et n'ose , jeune encor , planer au haut des cieus :
 Bientôt développant une audace superbe ,
 Adversaire terrible , il fond sur les troupeaux ,

Attaque le serpent roulant en paix sur l'herbe ;
 De sa serre cruelle enchaîne ses anneaux ,
 S'agite , se débat , s'attache à sa victime ,
 La faim , la soif du sang se disputent son cœur ,
 Enfin las de carnage , et d'un air magnanime ,
 Il reprend son essor , poussant un cri vainqueur .

Tel s'instruit en silence au grand art de la guerre ,
 Et tel brille bientôt au front des Appeniens ,
 BONAPARTE , l'exemple et l'effroi des Germains :
 A ces nouveaux Titans , à ces fils de la terre ,
 Son grand cœur disputant l'empire du tonnerre ,
 De leurs esprits altiers qu'enflent de vains succès ,
 Il brise en cent combats l'orgueil héréditaire ,
 Et venge en triomphant la gloire des Français .

La terre de l'indépendance

D'où ses pères jadis braverent les tyrans ,
 Recélait dans son sein le sauveur de la France :
 L'indomptable lion , fier de ses jeunes ans ,
 Au faible agneau donne-t-il donc naissance ?
 Et jamais a-t-on vu naître de l'aigle altier
 La timide colombe ou le triste ramier ?
 Non , non : des sentimens d'une famille auguste ,
 De ses antiques mœurs généreux héritier ,
 BONAPARTE à son tour grand , intrépide , et juste ,
 Se sent né pour la gloire et pour la liberté ;
 Et Minerve à ces dons de la sage nature
 Unissant sa féconde et brillante culture ,
 En consacre les fruits à l'immortalité .

Oh ! que ne dois-tu pas , ô ma patrie ! ô France !
 A ce chef immortel dont le génie immense ,
 Du feu de sa pensée animant l'univers ,
 Enchaîne à tes destins et la terre et les mers .
 Oui , si jamais l'attrait d'une fole licence ,

Où le regret honteux de tes antiques fers ,
 Altérait le devoir de ta reconnaissance ,
 Tu l'apprendrais du Nil , de l'Adige , du Po ,
 Des bords de l'Océan , et de ceux de la Seine ,
 Où de retour d'une rive lointaine ,
 Il plonge les partis dans la nuit du tombeau :
 Alors la joie et l'espérance ,
 Les plaisirs , les beaux arts enfans de l'abondance ,
 Vinrent en souriant ranimer nos transports :
 Leurs concerts suspendus ne charmaient plus ces bords ,
 Depuis ce jour fatal où tel que l'incendie
 Dont la flamme rapide embrase les forêts ,
 Des Révolutions le funeste génie ,
 Disputant de fureurs avec la tyrannie ,
 Au sang des nations mêlait le sang français.

Après l'immortelle journée
 Qui du globe surpris changea la destinée ,
 Se relevant , plein d'un espoir nouveau ,
 Le Français sans retour fixe sous son drapeau
 L'inconstance de la victoire ,
 Bonaparte le guide , et rayonnant de gloire ,
 Il remplit ses destins aux champs de Maringo.

Frappé de ce coup de tonnerre ,
 Que fait alors le taciturne Anglais ?
 Morne , rêveur , l'œil fixé sur la terre ,
 Tout à coup il s'écrie : O honte ! ô vains projets !
 C'en est donc fait , cerfs faibles et timides ,
 Algeziras nous voit fuir devant les Français !
 Nouveaux lions , nouveaux Alcides ,
 Ils vont courber nos fronts sur l'autel de la paix.
 Eh ! pourquoi les forcer de rentrer dans l'arène ?
 La torche et le glaive à la main ,
 O France ! vainement la discorde et la haine

Ont souillé ton éclat , ont déchiré ton sein ,
 Déjà je vois , au milieu de tes villes
 Veuves de tes enfans et même de tes Dieux ,
 Ton Consul recueillir , avec un soin pieux ,
 Leurs débris échappés aux tempêtes civiles ,
 Et par ces deux bienfaits venger l'homme et les cieux !
 Tel est ce chêne antique aux bras fiers et pompeux ,
 Que mutile la hache , et que de leurs injures
 Assaillent de l'hiver les torrens pluvieux ,
 Il tient toujours levé son front victorieux ;
 Ces outrages , ces coups , ces profondes blessures
 Affermissent sa tête et son tronc vigoureux.

L'hydre , aux cent têtes renaissantes ,
 Avec moins de fureur et moins d'activité ,
 Contre Hercule honteux de sa timidité

Tournait ses cornes menaçantes ,
 Et de leurs flancs impurs ni Thèbes ni Colchos
 Ne virent point sortir un monstre plus terrible :
 Empire aimé des Dieux , Nation invincible ,

L'assiège-t-on sur la terre et les flots ?
 Elle aplanit la terre et maîtrise les ondes :

La plonge-t-on dans un gouffre de maux ?
 Elle en sort plus brillante , et déjà les deux mondes
 Admirent à l'envi l'éclat de ses faisceaux.

Digne Consul ! grâce à tes travaux ,
 Tous les jours , je les vois s'accomplir ces oracles :
 Pour éviter encor un juste châtement ,
 En vain le fier Anglais , armé de son trident ,
 Commande le parjure , oppose des obstacles
 A l'inflexible loi de la nécessité :
 Te braver , c'est te dire , ajoute à tes miracles ,
 Rends le calme à l'Europe , aux mers la liberté.

O D E I V.

Divis arte bonis , optime Romulo , etc.

Il invite ce Prince à revenir à Rome
au plutôt.

ANGE consolateur , appui de nos provinces ,
Digne présent du ciel , le plus chéri des Princes ,
Votre longue absence afflige le Sénat :
Combien un prompt retour flattait notre tendresse !
Tenez donc au plutôt cette douce promesse ;
Acquittez-vous envers l'état.

Loin de vous ressehtant les plus vives alarmes ,
A la patrie en deuil rendez ses plus beaux charmes ;
Votre aspect aussi doux que l'éclat du printemps ,
De ces bords fortunés écartera l'orage ,
Et pour nous , dès ce jour , un soleil sans nuage
Glissera sur l'aîle du temps.

Voyez dans sa douleur cette mère si tendre ;
Sa voix appelle un fils qui ne peut point l'entendre ,
Et que les vents jaloux retiennent sur les mers ;
Toujours elle a les yeux tournés vers le rivage :
Ainsi Rome , César , dans son muet langage ,
Vous redemande à l'univers.

Êtes-vous parmi nous ? les bœufs et leurs compagnes
En paix foulent l'émail de nos vertes campagnes ;
Cybèle s'enrichit des trésors de Cerès ;
Le commerce fleurit , parcourt la terre entière ;
La foi qui le précède aplaudit sa carrière :
Vos mains répandent leurs bienfaits.

Le vice s'éloignant de nos chastes familles
N'y vient jamais flétrir la pudeur de nos filles ,

Sous le glaive des lois le crime est abattu ,
La peine suit la faute ; et portrait de son père ,
L'enfant qui naît assure aux doux soins de sa mère :
Le prix flatteur de la vertu.

Eh ! qui peut craindre encor lorsque César respire
Que le Parthe ou le Scythe entament cet Empire ?
Qui pourrait redouter ces soldats monstrueux
Que pour les fiers combats nourrit la Germanie ,
Ou les ressentimens que l'Espagne ennemie
Garde à nos enfans généreux.

Le jour , mariant l'orme à la vigne flexible ,
Le travail satisfait le vigneron paisible ,
Il dirige les eaux , il taille , il plante un pieu :
Le soir exempt de peine , heureux dans son ménage ,
Il boit son meilleur vin ; puis vous rendant hommage ,
Il vous célèbre comme un Dieu.

Oui , mêlant votre nom à ceux de ses Dieux lares ,
Et de vin et d'encens ses mains jamais avares ,
Vous offrent à l'envi ces tributs solennels ;
Tels les Grecs animés par la reconnaissance ,
Dans Alcide ou Castor encenserent d'avance
Deux émules des immortels.

Adoré des Romains , puissiez-vous , Prince auguste !
Éterniser les jours d'un Empire si juste !
Ce vœu cher à nos cœurs , par l'amour seul produit ,
Nous le faisons à jeun au lever de l'aurore ,
Le soir , dans nos festins , nous le faisons encore ,
Nous le faisons pendant la nuit.

O D E V I.

Diffugere nives , redunt , etc.

A TORQUATUS.

LE doux printemps renaît couronné de verdure ;
 Son souffle a ranimé les fleurs et le gazon ;
 Et libre de ses fers , épanchant une eau pure ,
 La nymphe arrose le vallon.

L'existence circule ; une flamme inconnue
 Dans l'univers charmé reveille tous les cœurs ;
 Et déjà dans les bois , négligemment vêtue ,
 Aglaé danse avec ses sœurs.

Cet éclat fugitif , ce changement de scène ,
 Nous avertit , ami , qu'en entrant au berceau ,
 Chaque heure , chaque instant , nous pousse et nous entraîne
 Vers la demeure du tombeau.

L'hiver est détrôné : Flore prend sa couronne ;
 Mais Flore et le printemps passent comme l'éclair ;
 L'été fuit à son tour et de nouveau l'automne
 Cède son empire à l'hiver-

Il n'est donc que trop vrai ! sur le pas des années
 Les rapides saisons précipitent leur cours ;
 Mais du moins renaissant , l'une à l'autre enchaînées ,
 Elles se survivent toujours.

Et nous ! dès qu'une fois dans les sombres royaumes
 Nous aurons joint Énée et nos tristes ayeux ,
 D'une éternelle nuit , légers et vains fantômes ,
 Le trépas voilera nos yeux.

Eh ! qui sait si demain vous reverrez Paurore ?

Des mains d'un héritier vous ne sauriez ravir
Que ces instans si courts que vous pouvez encore
Vouer au culte du plaisir.

Hélas ! quand de Minos la fatale sentence ,
Torquatus , vous aura rangé parmi les morts ,
Plus d'espoir : ni le sang , ni même Péloquence
Ne triomphent des sombres bords.

Pour le chaste Hypolite , innocente victime ,
Diane en vain tenta de fléchir les enfers ;
Et Thésée à son tour , d'un ami magnanime
Ne put briser les tristes fers.

O D E I X.

O crudelis adhuc et Veneris muneribus potens , etc.

A CELIMENE.

Que sa beauté sera passagère.

TOI que ta beauté rend si vaine ,
Qui pour moi t'armes de rigueur ,
Dis - moi , que feras - tu , Climène ,
Quand l'âge aura terni la fleur
De ce tein de rose et d'albâtre ,
Et fait tomber ces blonds cheveux
Entre lesquels joue et folâtre
Des zéphirs l'essaim gracieux ?

Consultant la glace fidelle
De ton miroir accusateur ,
Tes traits alors te feront peur ,
Alors tu te diras , cruelle :
Hélas ! du cœur cherchant la paix ,
Que n'ai-je autrefois été sage !

Ou que n'ai-je encore en partage
L'éclat de mes premiers attraits !

O D E X I.

Jam veris comites , etc.

A VIRGILE.

Du mont Athos légers enfans ,
Les zéphirs ont quitté la Thrace ;
Des mers caressant la surface ,
Leur souffle annonce le printemps ,
Enfle la voile obéissante ;
Et les glaçons presque fondus ,
De l'eau du fleuve moins bruyante ,
Ne grossissent point les triburs.

L'oiseau dont la douleur amère
Pleure d'Ytis le sort touchant ,
Progné , dans le bois solitaire ,
Reconstruit son nid élégant ;
Et Tytire , sur l'herbe tendre ,
Prélude à des concerts nouveaux
Que , protecteur de ses troupeaux ,
Le dieu Pan est charmé d'entendre.

Déjà le bouvier de retour ,
Virgile , aux banquets nous convie :
Toi qui des grands ornes la cour ,
Veux - tu savourer l'ambroisie
De ce Calès , de ce nectar ,
Présent d'une heureuse vendange ?
Accours ; mais en parfums du Gange ,
Tu dois t'acquitter pour ta part.

A ce prix sans doute modique ,

Sulpicius de son caveau
 Doit tirer pour nous un carteau
 Plein de cette liqueur bachique
 Dont la sève appelle les ris ,
 Double la force et la constance ,
 Et qui , chassant les noirs soucis ;
 Ouvre les cœurs à l'espérance.

Eh bien ! Virgile , acceptez - vous ?
 Qu'Horace au plutôt vous revoie ;
 Mais que gage de notre joie ,
 Votre écot soit du rendez - vous :
 Je ne veux pas en pure perte
 Vous traiter , pour bonnes raisons ,
 Comme l'on fait dans ces maisons
 Dont l'intendant tient table ouverte.

Pressez vous - même un si beau jour ;
 Point de retard à cette fête ;
 Voyez le bûcher qui s'apprête ,
 Le temps vole , et c'est sans retour ;
 Que la folie à la sagesse
 Remette un instant ses grelots ;
 Qu'un sage est heureux , quand l'ivresse
 Dans son sein le berce à propos !

O D E X I I .

Audivere , Lyce , di mea vota , etc.

A LYCÉ.

Horace se moque de ses ridicules.

LES Dieux , Lycé , les Dieux ont entendu mes vœux ,
 Et vous voilà touchant à la vieillesse :
 Cependant toujours vive et folâtre en vos jeux ,

Sans honte et même sous nos yeux ,
 Vous affectez les airs de la folle jeunesse !

Eh ! croyez - moi , l'enfant aîlé
 Ne se repose point sur les arbres stériles :

Ce front , de grâces dépouillé
 Ces cheveux blancs , ces formes immobiles ,
 Et ces dents dont l'émail a perdu sa blancheur ,

Tout en vous , Lycé , lui fait peur ,
 Et tout en vous lui fait craindre les railleries.

En vain vous étalez l'or et les pierreries :
 Non , cela ne vous rend aucun de ces attraits
 Que le temps a déjà remis dans ses archives :

Où sont ces grâces si naïves
 Ce teint fleuri , cet enjouement si frais ?
 Qu'est devenue enfin cette Lycé charmante
 Dont un regard vainqueur avait surpris mes sens ;

Cette Lycé qui dans ses premiers ans ,
 Après Cynare encor plus séduisante ,
 De nos cœurs obtenait et les vœux et l'encens.

Mais Cynare n'est plus , et telle que la rose ,
 Elle n'a vécu qu'un matin ,

Tandis que Jupiter qui de nos jours dispose ,
 De Lycé même encor prolonge le destin.

D'un sort si différent aperçoit - on la cause !
 C'est sans doute , Lycé , pour que toujours malin
 Le jeune homme voyant que vous osez prétendre
 Aux droits de la beauté , malgré votre déclin ,
 Dise d'un air moqueur : Voilà la vaine cendre
 D'un vif flambeau qui déjà s'est éteint ,

ODE XIII.

Quæ cura patrûm , etc.

A AUGUSTE.

POTENTAT le plus grand dont s'honorent les âges ,

Toi qui viens de prouver à des peuples sauvages
 Ce que peut le génie armant nos faibles bras ,
 Par quel temple ou quel titre assez cher à la gloire ,
 Pourrons - nous dignement consacrer ta mémoire ,
 Et tes vertus et tes combats.

Du Genaune cruel , du Brenne dont l'audace
 Du haut de l'Appenin nous brave et nous menace ,
 Drusus avait déjà cent fois brisé l'orgueil ;
 Et depuis , animé par ton ardeur guerrière ,
 Aux Rhetes belliqueux l'invincible Tibere
 Vient d'ouvrir un vaste cercueil.

Au fort de la mêlée , au milieu du carnage ,
 Qu'il était beau de voir ce sublime courage
 Braver la mort , lancer son coursier frémissant
 Contre ces bataillons , ces légions barbares ,
 Qui , fières à leur tour , de sang jamais avarés ,
 Lui résistaient en menaçant.

Tel qu'au sinistre aspect des funestes pléiades ,
 L'Eurus vers le palais des tristes oréades
 Menace de lancer les flots de l'océan ;
 Ou pareil à l'Aufide , alors que dans sa rage ,
 Il écume , mugit , entraîne le rivage ,
 Et des moissons l'Espoir naissant :

Tel l'ainé des Nérons , tel ce nouvel Alcide
 Fait tomber l'ennemi sous son bras homicide ,
 Brise ses escadrons tout hérissés de fer ;
 Il cueille en cent combats les fruits de la victoire ,
 Et laisse dans l'arène , à côté de la gloire ,
 L'image affreuse de l'enfer.

Il avait pour soutien tes dieux et ton armée ,
 Le souvenir du jour où l'Égypte alarmée
 T'avait abandonné ses ports et ses vaisseaux ;

Et sans doute jaloux d'agrandir ces trophées,
Le ciel à tant d'exploits chantés par nos orphées
Unit des triomphes nouveaux.

Le Parthe, l'Indien, le Cantabre inflexible,
Te regardent, César, comme le Dieu visible
Dont le bras protecteur s'étend sur l'univers;
Le Scythe, le Gaulois bravant la mort sans peine,
Et même le Sycambre implacable en sa haine,
Avec respect baisent tes fers.

Que dis-je ? l'Océan aux bornes inconnues,
Le Nil dont le berceau se cache dans les nues,
Et le Danube altier et le Tigre fougueux,
Tout, des bords du couchant aux rives de l'aurore,
Courbé devant tes lois, et te craint et t'adore,
Comme le premier de ses Dieux.

O D E X I V.

Phæbus volentem prælia, etc.

A AUGUSTE.

Que les Romains sont heureux sous son empire !

DANS les transports d'un beau délire,
Je voulais chanter les combats ;
Mais, me frappant avec sa lyre,
Phébus m'a tiré d'embarras.
N'ayant qu'une frêle nacelle,
Crains, m'a dit le dieu de Délos,
Crains un océan infidelle,
Le courroux des vents et des flots.

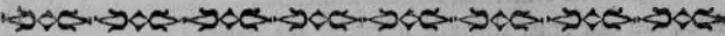
Sur mon luth léger mais facile,
Je vais donc célébrer César

Courbant des Rois le front docile,
 Enchaînant le Parthe à son char :
 La paix, au son de sa parole,
 Ferme le temple de Janus,
 Et cède au dieu du Capitole
 Les drapeaux des peuples vaincus.

Oui, César, sous ton influence,
 Cibèle nous rend ses trésors,
 Et la justice et l'innocence
 Déjà ramènent sur ces bords
 Ces vertus dignes de l'histoire,
 Qui, l'orgueil du pays latin,
 Jadis portaient notre gloire
 Au delà même du Jourdain.

Tant que tu régiras la terre,
 La haine sera sans poignards,
 L'épée homicide et guerrière
 Ne souillera point nos regards,
 Et les peuples de l'Arménie,
 Des bords du Rhone et de l'Indus,
 N'oseront, dans leur perfidie,
 Relever leurs fronts abattus.

Nous alors, adorant sans cesse
 La bonté propice des Dieux,
 Dans les transports de notre ivresse,
 Nous dirons, comme nos ayeux,
 Les faits sublimes du courage ;
 Et sur des airs vieux et connus,
 Nous aimerons à rendre hommage
 Aux fils d'Anchise et de Vénus.


 ÉPODES D'HORACE.

ÉPODE PREMIÈRE.

Ibis Liburnis, etc.

A MÉCÈNE.

Horace voudrait l'accompagner dans la guerre
contre Antoinè.

VOUS irez donc , ami , sur de frêles galères
Sans crainte de la mort , affronter le hasard ,
Et ces vaisseaux armés de machines guerrières
Qu'un fier rival oppose aux destins de César.
Que vais - je devenir moi qui dans votre absence
Traîne péniblement le poids de l'existence !
Moi de qui le bonheur au vôtre est attaché !
Qui ne suis animé que par votre présence !
Dans mon humble réduit obscurément caché ,
Mécène , voulez - vous qu'au repos je me livre ?
Ah ! non , loin d'un ami , non je ne saurais vivre.
Mais puis - je me flatter que mon timide cœur
Pourra de vos travaux partager la rigueur ?
Je la partagerai ; mon courage intrépide
S'éveillant à la voix , au nom d'un autre Alcide ,
Avec vous franchira la barrière des monts ,
Et même de Thetis les abymes profonds.
Mais encor , dites - moi , puis - je vous être utile ,
Ayant une ame faible , une santé débile ?
Mon cœur auprès de vous sera moins alarmé :
Quand on craint les périls pour un objet aimé ,
C'est dans l'éloignement , c'est dans la solitude ,
Que s'accroît de l'amour la tendre inquiétude.

En entendant siffler les serpens ennemis ,
 L'oiseau qui sous son aîle a caché ses petits ,
 Des fruits d'un chaste hymen craint de perdre le gage ;
 Mais absent , son effroi s'accroîttrait davantage ,
 Près d'eux , jusqu'à la mort , du moins il les défend ;
 Ainsi , pour vous prouver quel est mon dévouement ,
 Je vais chercher la mort , et soldat volontaire
 M'élançer sur vos pas dans les champs de la guerre.

Non , que je veuille ainsi , m'attirant d'autres dons ,
 Voir mes champs se dorer de plus riches moissons ;
 Mes troupeaux plus nombreux quittant leur bergerie ,
 Pour ses ombrages frais chercher la Lucanie ;
 Ni jusqu'à Tusculum étendre insolemment
 De mon parc prolongé le rempart verdoyant !
 Mécène , il me suffit des biens que je possède ,
 Et déjà vos bontés ont passé mon espoir :
 De plus riches bienfaits , sans peine je les cède :
 Si j'avais des trésors , on pourrait bien me voir ,
 Comme un autre Chrémès , les cacher dans la terre ,
 Ou , comme un débauché , ne les épargner guère ,
 Trahissant à la fois l'honneur et le devoir.

É P O D E I I.

Beatus ille qui procul negotiis , etc.

Éloge de la vie champêtre.

TROP heureux qui content de son humble héritage ,
 Et d'un pied dédaigneux foulant d'injustes gains ,
 Aux mœurs de l'âge d'or accorde son hommage ,
 Et vit en un enclos cultivé de ses mains !
 Tranquille , il n'entend point le clairon , la trompette ,
 Donner aux nations le signal des combats ;
 Il n'entend point mugir la mer , ni la tempête ;
 La chicane infernale et ses bruyans débats ,

Il ne les connaît point ; et client mercenaire ,
 Il ne va point courber son front devant les grands.

Tantôt, grâce à ses soins ! l'orme célibataire
 De la vigne reçoit les doux embrassemens ;
 Tantôt, la serpe en main , des arbres ondoyans
 Il coupe les rameaux à ses vœux infidèles ,
 Qu'il remplace soudain par des branches nouvelles ;
 Tantôt, son œil charmé contemple ses troupeaux ;
 Ou renfermant ses soins dans son champêtre asile ,
 Lui-même , en des cristaux ou des vases d'argile ,
 D'un miel liquide et pur il épanche les flots.

Quand reine des vergers , la bienfaisante automne
 Des fruits les plus vermeils compose sa couronne ,
 Quel plaisir pour son cœur de cueillir de sa main
 Sur l'arbre qu'il entra l'abricot ou la poire ,
 De pouvoir le premier détacher un raisin
 Plus beau que le rubis qui cède la victoire !
 C'est pour vous qu'il les cueille , ô Priape ! ô Sylvain !
 Dieux puissans qui gardez son bois et son jardin !
 S'il vient se reposer à l'ombre d'un vieux chêne ,
 Un ruisseau , près de lui , sur une molle arène ,
 Sans qu'il soit aperçu , se glisse entre les fleurs ;
 Là Philomèle encore exprime ses douleurs :
 Et plus loin jaillissant d'une source d'eau vive ,
 Mille flots où se peint l'or mouvant du soleil ,
 Par le frémissement de leur chute plaintive ,
 L'invitent à goûter les douceurs du sommeil.

Mais le Grand Jupiter rend-il à la nature
 Des neiges , des glaçons la brillante parure ?
 On le voit précédé de ses chiens haletans ,
 Lancer un sanglier dans la toile perfide ;
 Ou du traître lacet les nœuds embarrassans
 Lui fournissent pour mets la grue au vol rapide ,

Ou la grive gourmande , ou le lièvre timide ;
 Peut - il , parmi ces jeux variés et charmans ,
 De la triste avarice éprouver les tourmens ?

A son tour qu'une femme attentive au ménage ,
 Telle qu'on en voyait chez les anciens Sabins ,
 De ses enfans chéris surveille les destins ;
 Qu'elle ferme les parcs , prépare le laitage ,
 Place sur le foyer un chêne étincellant ,
 Régale son époux du produit de la chasse ,
 Lui verse un vin nouveau , mais frais et pétillant ,
 Au prix de ces doux biens qu'aucun autre n'efface ,
 Que pourrait à ses goûts offrir le lac Lucrin ?
 Pourrait - il désirer le faisan d'Ionie ,
 Les turbots , les sargets , qu'aux côtes d'Hespérie
 Apporte le reflux de l'Inde et de l'Euxin ?
 Non , tous ces mets vantés , vain luxe de la table ,
 Ne sauraient remplacer la chair de ce chevreau
 Soustrait à la fureur d'un loup impitoyable ;
 Ni celle du pigeon , ni celle de l'agneau
 Qu'aux jours de fête on offre à l'autel du Dieu Terme :
 Enfin tous les trésors que l'Arabie enferme ,
 Ont pour lui moins d'attraits que l'oseille des champs ,
 Que l'olive à son choix nouvellement cueillie ,
 Ou que la mauve encor dont la santé flétrie
 Invoque quelquefois les secours bienfaisans.

Dieux ! quel plaisir de voir , de ce banquet champêtre ,
 La génisse apporter un doux lait à son maître !
 De compter ces sillons , et ces taureaux poudreux
 Qui , succombant au poids d'une longue journée ,
 Traînent , à pas tardifs , la charrue inclinée ,
 Quand , auprès du foyer , des esclaves nombreux
 Entonnent , pleins de joie , une chanson bachique.

S'étant fait de ses champs ce tableau magnifique ,
 Alphius un moment soupire après ses bois ;

D'abord il ne veut plus que son argent circule :
 Mais bientôt l'honnête homme ayant quelque scrupule ,
 Tente de le placer à cinq pour cent par mois.

É P O D E V.

Quid immerentes hospites vexas , etc.

Contre CASSIUS SEVERUS Orateur médisant.

REPTILE impur dont la langue empestée
 Ternit de son venin la pudeur et la foi ,
 Que neournes-tu contre moi
 Ta malice si détestée ?
 Si jamais dans ton cœur l'honneur eut quelque accès ,
 Viens l'attaquer à qui peut te rendre tes traits.
 Terrible et courageux , tel qu'un dogue d'Épire ,
 Un loup vient-il s'offrir à mes regards ,
 L'oreille droite , et rival du zéphire ,
 Je le poursuis , le lance à travers les brouillards.
 Mais toi , quand ta voix glapissante
 A fait frémir les lieux les plus secrets ,
 Si par quelque appat l'on te tente ,
 Humble et soumis , soudain ta main signe la paix.
 Prends garde à toi : fatal aux indiscrets ,
 Je suis toujours armé de mon terrible jambe :
 Tel que le gendre insulté par Lycambe ,
 Ou tel que l'ennemi cruel de Bupalus ,
 Avec moi , le méchant , s'il mord , n'existe plus.
 Crois-moi , quand par hasard un insecte me pique ,
 Loin d'exhaler des regrets superflus ,
 Je l'écrase : ainsi fais d'un orateur caustique.

É P O D E X.

Quò , quo scelesti ruitis , etc.

AUX ROMAINS.

Il veut les détourner de la guerre civile.

Où courez-vous ? quelle furie
 Vous met les armes à la main ?
 Voyez , du flanc de la patrie
 Dégoutte encore le sang romain :
 Ce sang coula , non pour la gloire ;
 Non pour disputer la victoire
 Et sur la terre et sur les flots :
 Mais pour profaner nos murailles ,
 Et de nos propres funérailles
 Repaître l'œil de nos rivaux.

Le lion devant ses semblables
 Dépouille du moins sa fierté ;
 Mais dans vos cœurs impitoyables
 Domine la férocité :
 Parlez , quel délire barbare ,
 Quel destin cruel vous égare ,
 Et vous pousse vers les forfaits ?
 O Dieux ! ils gardent le silence ,
 Et dans leur morne contenance
 La terreur imprime ses traits.

Mais , je le vois , Rome succombe
 A l'effort des Dieux ennemis ;
 Elle se penche vers sa tombe ,
 Sur les cadavres de ses fils :
 Enfants d'un trop coupable père ,
 Les manes courroussés de son frère
 Achèvent nos destins affreux ;

Le sang si pur de l'innocence ,
A grands cris demandant vengeance ,
La fait tomber sur nos neveux.

É P O D E . V I I .

Quando repostum cæcubum , etc.

A M É C È N E .

Le Poëte célèbre la Victoire d'Actium.

Pour célébrer César et chanter la victoire
Dont sa main vient d'orner le temple de mémoire ,
 Quel jour Mécène fixez - vous ?
Quel jour verra couler dans nos coupes discrètes ,
Ce nectar réservé pour les plus grandes fêtes ,
 Et pour un triomphe si doux ?

Sans doute Jupiter de notre heureux délire
Bénira les transports ; et la flûte et la lyre ,
 Quoique sur des modes divers
Pour le même sujet unissant leurs merveilles ,
Éleveront nos cœurs , charmeront nos oreilles
 Des plus agréables concerts.

On vous vit ordonner une fête aussi belle ,
Quand du traître Sextus l'audace criminelle
 Expira soudain sur les flots ,
Et que chef sans pudeur des perfides esclaves ,
En vain il menaça du poids de leurs entraves
 Des citoyens et des égaux.

O prodige plus grand et d'affreuse mémoire
Que la postérité refusera de croire ?
 On a vu le soldat romain
S'asservir lâchement aux lois d'une étrangère ,

Sous un infame eunuque arborer sa bannière ,
Et trahir ainsi son destin.

A cet horrible aspect détournant le visage ,
Où , deux mille Gaulois ont passé , pleins de rage ,
Dans le camp de César vainqueur ;
Et plusieurs des vaisseaux de la flotte ennemie
Dans nos ports sont venus chercher une patrie
Et venger notre antique honneur.

Que tardez - tu , triomphe ? étale ses conquêtes :
Le Prince pour qui vont recommencer nos fêtes ,
Efface le triomphateur
Qui du fier Jugurtha terrassa le courage ;
Et le héros plus grand dont le deuil de Carthage
Atteste l'éclatante valeur.

Déconcerté , vaincu sur les mers et la terre ,
En longs habits de deuil , le fils de l'étrangère
A converti la pourpre et l'or ;
Il va se recueillir aux rivages de Crète ,
Ou semant sur les flots l'horreur de sa défaite ,
Il erre vain jouet du sort.

Verre ! coupe sacrée ! élargis ta ceinture :
Cecube ! et toi Scio ! liqueur aimable et pure !
Prodigue - moi ton doux nectar ;
Que j'y noye à l'instant , loin du bruit et des armes ,
Les soucis dévorans que mon cœur en alarmes
Vient de ressentir pour César.

É P O D E I X.

Horrida tempestas calum contraxit, etc.

A SES AMIS.

Il les exhorte à se réjouir.

UN voile nébuleux obscurcit Phémisphère :
 La pluie , en noirs torrens , et la neige , en flocons ,
 Sont près de tomber sur la terre ;
 La mer est courroucée , et le bois solitaire
 S'ébranle au sifflement des bruyans aquilons.
 Saisissons , mes amis , les heures fugitives :
 Tandis que dans nos yeux éclate le désir ,
 Cueillons les roses du plaisir ,
 Et chassons loin de nous les alarmes craintives.
 Faites donc apporter de ce vin pétillant
 Que Torquatus vit naître au même instant
 Où moi-même j'ouvris les yeux à la lumière :
 Remplis d'un doux transport , saisissons-nous du verre :
 Eh ! peut-être qu'un Dieu , par un heureux retour ,
 Nous rendra le matin , l'éclat d'un si beau jour.
 Maintenant , couronnés de ces festons de lierre ,
 Pour chasser les ennuis de la triste raison ,
 Chantons pendant le jour , la nuit chantons encore ,
 Car c'est là le conseil que le fameux Centaure
 Donna jadis à son cher nourrisson.
 » Fils renommé d'une Déesse ,
 » Lui disait - il , loin des champs de la Grèce ,
 » Ulysse vous attend aux bords du Simois ,
 » Là , le destin cruel , là , les Dieux ennemis
 » De vos jours glorieux doivent rompre la trame ;
 » Vous laisserez la vie aux remparts de Paris ,
 » Et du Dieu de la mer et l'amante et la femme ,
 » Thetis qui vous donna le jour ,

- » Ne vous remettra point aux bords de la Phrygie.
» Quand vous serez loin de votre patrie ,
» Songez , en fêtant tour à tour
» Les Dieux du vin et de l'amour ,
» A fixer près de vous l'éclair de votre vie.

É P O D E X.

Altera jam teritur bellis , etc.

AU PEUPLE ROMAIN.

Qu'il faut quitter Rome toujours déchirée
par les guerres civiles.

CENT hivers ont blanchi nos vallons et nos plaines
Depuis que Rome en proie aux fiers ressentimens ,
Et livrée aux fureurs des plus sanglantes haines ,
S'affaisse sous ses fondemens.

Rome dont la valeur aggrandit le génie ,
Malgré tous les efforts des Marses invaincus ;
Qui trompa l'art cruel du tyran d'Étrurie ,
Et la rage de Spartacus.

Rome échappée encore à la lutte fatale
De la fière Carthage et des braves Germains ,
Rome enfin , à côté de sa digne rivale ,
Va tomber sous nos propres mains.

L'ours sauvage en son sein va fixer son repaire :
Déjà , du peuple - roi dans la tombe endormi ,
Mon œil voit s'abaisser la pompe funéraire
Sous le char d'un vil ennemi.

Du divin Romulus dont la cendre honorée
Par sa présence auguste élève encor nos sens ,

Une indiscrette main , par le crime égarée ,
Va profaner les ossemens.

Si vous craignez de voir ce sacrilège outrage ,
Romains , et vous sur-tout citoyens vertueux ,
Lançons-nous sur les mers , et du vil brigandage
Sauvons notre gloire et nos Dieux.

Quel que soit le climat sur l'onde et sur la terre
Où nous guide le sort , où nous portent les flots ,
Fixons-y nos destins , et qu'un Dieu tutélaire
Nous épargne de plus grands maux.

Du sage Phocéén imitons la conduite :
Laisant son champ natal aux hôtes des forêts ,
Ses temples , ses foyers , une ville maudite ,
Il leur dit adieu sans regrets !

Est-il , est-il d'avis plus utile et plus sage ?
Eh bien ! que tardons-nous ? au souffle d'un vent pur
Abandonnons la voile , et sur l'humide plage
Cherchons un ciel toujours d'azur.

Mais jurons tous qu'avant de revoir nos asiles ,
Les rochers enfoncés dans l'abyme des eaux ,
Soudain se détachant de leurs bases fragiles ,
Surnageront au gré des flots.

Jurons de n'y rentrer que lorsque de Matines
Le front se cachera dans les ondes du Pô ,
Ou que de l'Appenin les immenses ruines
Auront l'Océan pour tombeau.

Que quand l'amour aura , monstrueux assemblage !
Uni l'ours et le dain , le tigre et la brebis ,
Que l'agneau bondira près du lion sauvage ,
Et le bouc au sein de Thetis.

Quand ces sermens sacrés de leur étroite chaîne
Auront ainsi lié nos esprits généreux,
Partons tous, nous du moins, nous que l'ame romaine
Remplit encor de ses beaux feux.

Mais pour ce peuple vil, inconstant, sans courage,
Qu'il reste en ses foyers désavoué des Dieux ;
Et nous, du nom romain emportant l'héritage,
Volons, volons sous d'autres cieux.

Laissons les vains regrets aux cœurs pusillanimes :
Loin des rives du Tibre et du pays toscan,
N'écoutez que le vœu des ames magnanimes,
Confions - nous à l'océan.

Cherchons avec transport ces îles fortunées
Où, sans que le travail sollicite ses dons,
L'opulente Cerès couronne les années
De l'or des plus belles moissons.

Là, prévenant les coups de la serpe inutile,
La vigne tous les ans s'empresse de fleurir ;
Et sans cesse étalant une pompe fertile,
L'on voit l'olivier reverdir.

Là des fruits distingués à leur robe d'ébène,
Tous les mois du figuier couronnent les rameaux,
Et d'un miel pur coulant des entrailles du chêne
Par tout serpentent des ruisseaux.

L'onde pure y jaillit du sommet des montagnes ;
La chèvre et la brebis, à la main qui les trait,
S'empressent, au retour des riantes campagnes,
D'offrir le trésor de leur lait.

Point de contagion dont la prompte influence
Soudain lance la mort au sein des animaux ;

Et nul astre ennemi dont la triste inclémence
Consumme en secret les troupeaux.

Jamais Pours affamé , descendant dans la plaine ,
N'y pousse , en sons plaintifs , des hurlemens affreux ;
Et jamais le serpent n'y sillonne l'arène
En creusant son trou tortueux.

C'est peu : l'on n'y voit point , ô merveille inouïe !
L'Orion destructeur , sous des flots pluvieux ,
Noyer , avec l'espoir de la saison fleurie ,
Les soins de l'homme industriel.

De son souffle brûlant , dans cet autre hémisphère ,
L'air ne dévore point ni les fruits ni les fleurs ;
Constant dans sa bonté , Jupiter y tempère
Et la froidure et les chaleurs.

Ni Jason , ni Médée impudique et cruelle ,
Ni les Sidoniens fiers souverains des eaux ,
Ni d'Ulisse prudent la troupe criminelle
N'y firent toucher leurs vaisseaux.

Lorsque l'âge de fer eut chassé le vieux âge ,
Ces climats fortunés , ces bords délicieux ,
Jupiter les marqua pour être l'héritage
Des cœurs nobles et vertueux.

Pénétrons au plutôt dans ce nouvel empire :
Croyez-en un Poëte et ses pressentimens ,
Sur ces bords enchanteurs , le ciel et le zéphire
Remettront nos destins errans.



R E M A R Q U E S

SUR le premier Livre des Odes d'HORACE.

O D E P R E M I È R E.

*Illustre rejeton de la tige des Rois ,
Qu'on vit long - temps fleurir dans l'antique Étrurie , etc.*

C. Clinius Mæcenus descendait des anciens Rois d'Étrurie. Il ne voulut jamais monter plus haut qu'au rang de chevalier dans lequel il était né. Auguste se soulagea sur lui du poids de l'Empire. Ce qui a transmis son nom à la postérité , plus sûrement que les faveurs d'Auguste et les honneurs du ministère, c'est la protection qu'il accorda aux gens de lettres , et l'amitié dont il les honora. Il se glorifiait d'être l'ami de Virgile et d'Horace. Il conserva au premier , dans les fureurs des guerres civiles , l'héritage de ses pères , et obtint le pardon de l'autre qui avait combattu pour Brutus à la bataille de Philippe : Aussi l'Hésiode latin lui dédia-t-il ses Georgiques ; et le rival d'Anacréon et de Pindare , ses odes et ses essais philosophiques.

*L'essieu vole et s'enflamme : Athlètes généreux ,
Atteignent - ils le but ? etc.*

Chacun a son inclination : la mienne est de faire des vers lyriques ; voilà la pensée que le poëte développe dans cette ode. Mais admirez sa manière : Fidelle au principe qu'il a tracé lui-même , *ut pictura poësis* , au lieu de généraliser ses idées , il les réduit en fait ; c'est dans une suite de tableaux variés , également bien dessinés et bien peints , que se reproduit sa proposition principale.

Voltaire est de tous nos Auteurs qui ont traité des sujets moraux et philosophiques , celui qui , d'après l'exemple d'Ho-

race, a su donner aux idées morales ou aux principes les plus abstraits, les formes et les couleurs d'une poésie riche et animée. Tout homme peut être heureux, dit Voltaire : Voilà l'idée; voici l'image :

*Le bonheur est le port où tendent les humains :
 Les écueils sont fréquens, les vents sont incertains.
 Le ciel, pour aborder cette rive étrangère,
 Accorde à tout mortel une barque légère :
 Ainsi que le danger, les secours sont égaux.
 Qu'importe, quand l'orage a soulevé les flots,
 Que ta poupe soit peinte, et que ton mat déploie
 Une voile de pourpre ou des cables de soie ?
 L'art du pilote est tout, etc.*

O D E I I.

*Assez et trop long - temps le Maître du tonnerre
 A fait trembler l'Olympe et l'empire des airs, etc.*

Tous les prodiges qui précéderent ou suivirent la mort de César, sont rapportés différemment par les différens historiens qui en ont parlé. Ovide en fait un récit circonstancié; Virgile les a décrit en poète à la fin du premier chant des Georgiques. Horace à son tour dans cette ode les peint, mais à grands traits. Il se presse de demander quel sera le Dieu sauveur de la patrie? Sera-ce Appollon ou Vénus? Non, ce sera Mercure, l'ami des Muses, le Dieu du goût, le père de l'éloquence, allusion fine et délicate au jeune Octave qui, comme l'on sait, lorsqu'il se présenta pour être l'héritier et le vengeur de Jules César, venait de quitter Appollonie sur les côtes d'Épire, où il étudiait le grand art de l'éloquence.

*Tel cent fois refoulé par la mer en furie,
 Nous avons vu le Tibre, en faveur d'Ilia, etc.*

Ilia ou Ilie femme du Tibre, mère de Romulus, de qui Jules César tirait son origine. Le Tibre par un excès de tendresse

pour elle , comme l'annonce le mot *uxorius* dans le texte , semblait vouloir submerger Rome.

O D E I I I.

Le début de celle-ci a un degré d'enthousiasme moins élevé que la précédente. Il est doux , tendre , digne du sentiment qui a donné le ton à la lyre du poëte ; c'est l'adieu de l'amitié. Mais bientôt frappé des dangers qui menacent son ami , il se déchaîne avec force contre la témérité du premier navigateur ; et son imagination s'exaltant par degrés , il fait une digression contre la perversité du genre humain. Les idées se pressent avec tant de force , qu'on dirait que toutes les parties de cette ode sont formées d'un seul jet. D'ailleurs quelle audace ! quelle énergie ! quelle richesse dans les expressions ! *triple airain , frêle vaisseau , combats de Paquilon* , etc. Tout répond à ce sentiment brusque d'indignation qui a puisé sa source dans celui de l'amitié.

O D E I V.

Après que le Poëte nous a indiqué d'un pinceau léger le retour du printemps , des travaux et des plaisirs ; offert la peinture gracieuse des danses de Vénus , de ses Nymphes , et des Graces dépouillées de leur ceinture , il a l'art de nous présenter dans un coin du tableau la mort qui s'avance :

Sextius , vois la mort , vois la mort qui s'avance.

Je remarquerai avec l'Abbé Delille que ce contraste fait naître dans l'ame du lecteur des sensations moitié tristes , moitié voluptueuses ; que l'idée du néant répandue sur la scène variée des plaisirs fugitifs de la vie , en forçant la pensée de se replier sur elle-même , ouvre devant elle les champs de l'infini , source d'illusions les plus attachantes pour le cœur et l'imagination.

*N'ayant qu'à vivre un jour , elle vous fait défense
De nourrir votre cœur d'une vaste espérance.*

Ces deux vers me rappellent celui du bon Lafontaine :

» *Quittez le long espoir et les vastes pensées.* »

La fable du vieillard et des trois jeunes gens dont ce vers est emprunté, est d'un bout à l'autre dans le goût antique, et comme la plupart des odes anacréontiques d'Horace, on ne peut pas la lire, sans qu'elle communique à l'ame une teinte de tristesse et de douce mélancolie.

Adieu roi du festin ! Adieu plaisirs charmans !

On sait que dans les repas joyeux, c'était la coutume chez les anciens de choisir au sort celui des convives qui devait faire la loi aux buveurs.

O D E X.

Après avoir célébré les Dieux et les demi-Dieux, le poëte, d'un burin fier et sévère, retrace à la mémoire des hommes, les images respectables des Camille, des Fabricius, des Paul-Émile, des Regulus et des Caton qui par leurs actions et leurs vertus illustrèrent leur patrie, en honorant l'humanité. A la fin du sixième livre de l'Énéide, Virgile offre la même peinture, avec cette différence cependant que le chantre d'Énée nous a laissé un grand tableau d'histoire embelli des couleurs de la poésie épique ; au lieu que le poëte lyrique exécutant son dessein sur d'autres proportions, nous représente les grands hommes de la République en bas reliefs de porphyre ou de bronze.

..... *Catonis*

Nobile lethum

.....

Animæque magnæ

Prodigum, pæno superante, Paulum

.....

Incomptis Curium capillis

Utilem bello tulit, et Camillum

Sæva paupertas, et avitus apto

Cum lare fundus.

Quelle sévérité dans le dessein ! Quelle hardiesse dans l'expression ! Quel coloris mâle ! On ne saurait allier à un plus haut degré la force , la chaleur , et la vérité.

O D E X I I.

Représenter le vieux Nérée sortant du sein des flots , au moment où le vaisseau de Paris emporte la coupable Hélène , lui faire annoncer , avec l'accent d'un Dieu irrité , les malheurs qui sont près de fondre sur la tête du ravisseur , sur sa famille , et sa patrie infortunée , les lui faire lire pour ainsi dire dans le livre des destins , et les lui retracer avec des traits de flamme , sans doute que cette idée , dans tous les pays et chez tous les peuples , sera regardée comme une conception belle et vraiment imposante.

On admire , et avec juste raison , ce morceau sublime du Camoëns où un géant énorme , gardien des eaux de l'Océan , dont les pieds s'enfoncent dans les plus profonds abymes , et la tête s'élève jusques dans les nues , apparaît tout à coup aux héros de la Lusitanie se présentant pour la première fois sur des mers inconnues , s'efforce d'en fermer le passage à leur audace ; et dans l'impuissance d'y résister , leur reproche avec la voix du tonnerre leur avarice et leur témérité. Mais par le rapprochement que nous venons de faire de ce passage , avec le début de l'ode que nous analysons , n'est-il pas démontré que le germe de la belle fiction du poëte portugais , se trouve plein de vie dans Horace , et que le premier a seulement le mérite de l'avoir heureusement développé ?

Entrons dans quelques détails : Horace dit :

*Ingrato celeres obruit otio
Ventos.*

Les vents emportaient le vaisseau troyen. Le souverain des mers les arrête dans leur marche rapide , *celeris* ; il les fait tomber , *obruit*.

Dans notre traduction , nous avons remplacé l'énergie des

expressions de l'original par le mouvement des idées et du style.

*Eheu ! Quantus equis , quantus adest viris
Sudor !*

Il y a ici un écart : *Déjà les campagnes sont couvertes de guerriers , on se mêle , on combat* , voilà les idées intermédiaires. Mais l'enthousiasme qui domine le dieu , est si violent qu'il est obligé de l'exhaler en s'écriant : *Eheu !*

*En vain à cent beautés prodiguant ta tendresse ,
Sur ton luth amolli tu vantes tes beaux feux.*

Ce tableau qui respire la mollesse et la grace , fait contraste , au milieu de tant d'idées fortes.

Le poëte peint ensuite l'impétuosité d'Ajax : on le voit , on l'entend courir :

Strepitumque et celerem sequi.

Le seul nom d'Ajax rappelle au dieu qui parle , une infinité d'autres héros.

*Ecce furit te reperire atrox
Tydides.*

Ecce fait tableau , *furit* y répand de la force , *atrox* le termine de la manière la plus expressive.

Dans son épître sur le célibat , Ducis a imité cette ode. En rapprochant l'imitation de l'original , on peut faire d'autres comparaisons profitables au jugement et au goût.

O D E X I V.

C'est un tableau de paysage qui respire la fraîcheur et la grace. Le dessein en est pur , et les couleurs suaves.

Pour le besoin de la contexture du vers ou de la strophe , quelquefois dans notre traduction nous avons fait sortir quelques accessoires des idées principales. Par exemple Horace dit :

Dí me tuentur : Dís pietas mea ,

*Et musa cordi est. Hic tibi copia
Manabit ad plenum benigno
Ruris honorum opulenta cornu.*

Nous avons cru pouvoir traduire :

*Oui , le ciel reçoit mon hommage ,
Tyndaris , il aime mes vers ;
Venez donc dans mon hermitage ,
Cachez-vous à tout l'univers :
Sans esclave ainsi que sans maître ,
Sur une table de gazon ,
Pour nous , l'abondance champêtre
Versera ses plus riches dons.*

Cette strophe , comme on voit , renferme des développemens qui ne sont qu'implicitement dans le texte. Je pense avec l'Abbé Delille que sans altérer les traits originaux d'un auteur , on peut dans une traduction , lorsqu'elle est sur-tout en vers , offrir en face une idée qu'il ne nous montre qu'en profil. Une plus grande fidélité serait , comme l'observe le traducteur des Georgiques dans sa préface , une infidélité réelle.

O D E X I X.

Jules Scaliger la trouvait si belle , qu'il disait qu'il aimerait mieux l'avoir faite , que d'être roi d'Aragon.

Ce sentiment d'une admiration si prononcée n'est pas sans fondement. C'est la rêveuse mélancolie , à l'air négligé , au teint languissant et pâle , qui semble avoir mis entre les mains d'Horace ses crayons pudiques et délicats.

*Doit-on rougir ou cesser de pleurer
Un tendre ami , d'une vertu si rare , etc.*

Que de réflexions ne pourrait-on pas faire sur ce tour adroit du Poète consolateur ? Virgile ayant perdu Quintilien , avait à regretter un excellent ami. Que fait Horace ? il commence par

pleurer avec lui , afin de pouvoir plus sûrement lui insinuer qu'il faut mettre fin à ses larmes.

Ce ton simple de la douleur , cette vérité de sentimens me rappelle un passage à peu près semblable du tendre Racine , celui de nos poètes dont la touche moelleuse s'approche le plus de la manière antique.

Agamemnon ayant à livrer au couteau de Calchas sa chère Iphigénie , balance entre la nature , l'intérêt de la Grèce , et ne peut s'empêcher de verser des larmes sur une si douloureuse situation. Comme Horace , Racine saisissant la nature sur le fait , fait dire à l'ingénieux Ulysse :

*Je suis père , Seigneur , et faible comme un autre ;
Mon cœur se met sans peine en la place du vôtre ,
Et frémissant du coup qui vous fait soupirer ,
Loin de blâmer vos pleurs , je suis près de pleurer.*

Après avoir mêlé ses larmes à celles de son ami , Horace se hasarde un peu ; il cite un exemple propre à distraire sa douleur.

*Oui , votre luth harmonieux
Soupira-t-il des sons dont la touchante grace
Fit oublier les airs du chantre de la Thrace.*

Enfin , par une pente douce , il le mène à une vérité qu'il a généralisée exprès , de peur qu'une application trop directe , au lieu de cicatriser la blessure , ne l'eût plus vivement aigrie.

O D E X X V I I .

Quoique nous ayons suivi l'Horace châtié où l'ode *Parcus Deorum* , et celle *O diva , gratum* etc. , se trouvent séparées , nous avons cru cependant dans notre traduction devoir les rapprocher. L'exemple de quelques éditeurs nous aurait autorisé à les réunir dans le même cadre , si d'ailleurs le sens et la liaison des idées ne nous y eussent suffisamment autorisé.

On peut réduire ces odes à ces trois idées principales ,

H



1.^o les merveilles et les phénomènes effrayans de la nature me portent à croire qu'il existe une cause première ; 2.^o mais le désordre moral des sociétés ne montre bientôt à mes yeux d'autre divinité que la fortune ; 3.^o ô fortune , continue donc à veiller sur les destins de César.

Il est à remarquer combien ce petit nombre d'idées , le poëte a eu le secret de l'agrandir par tout ce que la magnificence des développemens , la pompe des images , la beauté des sentimens et du style , pouvaient y ajouter de richesse , de grandeur , et de mouvement. C'est en cela que consiste précisément la manière de Pindare.

Quelle touche ferme ! quelles couleurs fortes n'emploie-t-il pas en parlant de la nécessité ?

*Te semper anteit sæva necessitas ,
Clavos trabales , et cuneos manu
Gestans ahena , nec severus
Uncus abest , liquidumve plumbum.*

Nous avons traduit ainsi :

*Devant toi sous les traits d'une Reine inflexible
S'avance la nécessité ;
Son bras de fer déroule une chaîne invincible
Qui courbe sous son poids la triste humanité.*

Nous avons cru devoir adoucir l'image de l'original en négligeant de parler des *gros clous* , des *coins* , des *crocs* , et du *plomb fondu*.

O D E X X V I I I .

Le retour inespéré de Numide cause au poëte la plus vive joie :

*Et thure et fidibus juvat , etc.
Montez mon luth , donnez - moi de l'encens ,
Célébrons tous le retour de Numide , etc.*

Le début , les mouvemens des idées et du style sont parfaitement analogues à la situation de l'ame d'un ami qui recouvre

la seconde moitié de lui-même, selon l'expression d'Horace :
Animæ dimidium meæ.

Je ne sais quoi de doux et d'attendrissant termine ce tableau consacré au sentiment de l'amitié :

*Vîte ! apportez et des lys et des roses
Dont la fraîcheur, hélas ! ne dure qu'un matin !*

O D E X X I X.

Le verre en main, chanter la bataille d'Actium gagnée par Auguste, c'est sous la forme de l'enthousiasme bachique faire disparaître les prétentions du Poëte, et disposer le Prince qu'il célèbre, à regarder ses louanges, non comme l'effët de la flatterie, mais comme celui de la franchise et de la vérité, compagnes inséparables des buveurs. Ce tour lyrique et ingénieux tout à la fois est le chef-d'œuvre de la nature et de l'art.

Ils l'étaient, quand poussant l'orgueil jusqu'au délire.

Dans le latin on lit *antheac*. C'est ainsi que le poëte entre dans son sujet. Déjà il a oublié les plaisirs de la table : la scène du combat, l'activité d'Auguste s'attachant aux traces de Cléopâtre qu'il brûle d'enchaîner, le grand caractère de cette reine, son courage imposant et calme aux approches du tombeau, la fermeté de son ame supérieure à tous les événements, et qu'il peint surtout par ce trait digne de remarque, *deliberatâ morte ferocior*, le poëte saisit tout d'un coup d'œil, s'anime à la vue de ce grand tableau, et communique au lecteur l'admiration profonde qu'il lui inspire.



R E M A R Q U E S

SUR les Odes du second Livre d'HORACE.

O D E P R E M I È R E.

*Patron des malheureux , oracle du Sénat ,
Ceint du double laurier de Mars et de la gloire ,
Illustre Pollion , etc.*

Le Pollion qu'Horace exhorte à se consacrer entièrement au genre tragique , après avoir décrit l'histoire des guerres civiles , c'est *Caius Azinius Pollion* , homme consulaire , célèbre orateur , qui s'était trouvé dans quelques actions d'éclat , et qui , selon Virgile et Horace , avait composé plusieurs tragédies estimées de leur temps , mais qui ne sont point parvenues jusqu'à nous. Auguste le pressa vainement de quitter le parti d'Antoine son ami et son bienfaiteur. Ce prince ne pouvant le gagner , employa contre lui la satire. On voulut engager Pollion à lui répondre. Je m'en donnerai bien de garde , dit - il , il n'est pas trop sûr d'écrire contre un homme qui peut me répondre par des proscriptions.

L'orgueil ambitieux déguisant ses complots :

Le texte porte : *Gravesque Principum amicitias* : On sent qu'on veut parler ici de Crassus , de Pompée et de César qui , comme on sait , jurèrent de se servir mutuellement. Julie , fille de César , que Pompée épousa , fut le lien de cette union : ces deux grands hommes , soutenus par Crassus , formèrent ce que les historiens appellent le premier triumvirat. Caton vit porter ce coup , et ne put le parer. Nous avons des maîtres , s'écria-t-il , et c'en est fait de la République. Ses craintes ne furent que trop justifiées par les événemens.

O D E I V.

Vous me suivriez , dit Horace à Septimius , jusqu'aux extrémités de la terre :

*Mais plût aux Dieux que le charmant Tibur
A mes vieux jours serve d'asile , etc.*

Que ce mouvement de l'ame est naturel ! que l'imagination du poëte comme déjà fatiguée , se recueille voluptueusement dans les bosquets mystérieux de Tivoli !

*Si le destin cruel s'oppose à cette envie ,
Je veux aller aux bords du Galesus , etc.*

Ce petit tableau frais et sentimental me rappelle un des passages du quatrième livre des Georgiques , dans lequel Virgile nous représente un vieillard fortuné goûtant , aux bords du Galesus , les jouissances les plus pures. Ces deux morceaux qui se rapprochent par le ton général , diffèrent cependant beaucoup entre eux , en ce que dans le poëme didactique , le personnage qu'on nous y offre , savoure , en cultivant ses jardins , une félicité réelle , au lieu que le bonheur d'Horace est ici tout en espérance.

Oui c'est là que je veux me rendre , etc.

Qui ne sent combien la perspective lointaine du tombeau du poëte qui termine ce joli passage , excite dans l'ame des sentimens mélancoliques et tendres ?

O D E V I I.

Un esprit toujours égal , une heureuse médiocrité : Voilà les élémens du vrai bonheur , dit Horace. Cette maxime saine qu'il nous propose pour règle de notre vie morale , afin de la graver plus profondément dans notre mémoire , sous combien d'images attachantes et variées , n'a-t-il pas le soin de la reproduire ! C'est un moraliste peintre qui paraît convaincu que pour aller sûrement au cœur , il faut savoir peindre à l'esprit

et à l'imagination. (Voyez d'ailleurs ce que nous avons dit à ce sujet, dans la remarque concernant l'ode I du livre I.

O D E V I I I.

Des critiques peu éclairés ont avancé qu'Horace dans ses odes anacréontiques se répète éternellement ; qu'il y s'agit toujours de l'amour et du vin accompagnés de quelques lieux communs de morale : il est vrai que cette ode ressemble par le fonds à plusieurs de celles que nous avons déjà analysées, et que beaucoup de réflexions que nous avons faites plus haut, peuvent y convenir : mais en avouant que les odes voluptueuses de ce poète charmant roulent à peu près sur le même fonds, nous ferons ici remarquer combien son imagination flexible et féconde en a su agréablement varier les formes. C'est le plus souvent la même pièce qu'il joue, si l'on veut : mais le jeu piquant de l'acteur, sa physionomie continuellement mobile et pleine de grace, mais la diversité de ses attitudes, les ressources de son imagination et de son art, font illusion à un point qu'un sujet uniforme présente sans cesse à l'ame du lecteur le charme de la nouveauté.

O D E X.

Cette ode est parfaitement dans la manière de Pindare, non parce que l'enthousiasme et la chaleur y dominant ; car à juger ce poète grec par les pièces qui nous restent de lui, c'est de tous les poètes lyriques le plus tranquille et le plus égal ; mais parce que les liaisons qu'elle nous offre, ne sont le plus souvent que dans les mots, ou dans la rencontre accidentelle et fortuite des idées. On peut ici appliquer à Horace l'image dont il s'est servi pour caractériser Pindare, que ses ailes ne sont attachées qu'avec de la cire. Voici le précis de cette ode :

En débutant, le poète s'élève avec force contre un arbre maudit qui a pensé l'écraser, et le funeste mortel qui s'avisait de le planter. De là cette maxime que toute prudence est vaine contre la mort, et que le plus souvent un coup inopiné

nous précipite dans les enfers : A propos de mort et d'enfers , il nous fait entendre le luth de Sapho et la lyre d'Alcée dont les accords ravissans charment le peuple des ombres ; ce qui l'amène à vanter le pouvoir de l'harmonie dont les effets se font sentir jusques dans les sombres royaumes de Pluton.

Si une ode froidement raisonnée est le plus mauvais de tous les ouvrages ; si les formes dialectiques en doivent être sévèrement bannies , je crois que l'excès opposé est également à éviter , et qu'on peut concilier mieux que ne l'a fait ici Horace , la chaleur et le mouvement avec la loi fondamentale de l'ensemble et de l'unité. Ce grand poète surtout nous offrira ailleurs des modèles parfaits de cette heureuse alliance.

O D E X I I I .

Tout le monde aime le repos , on n'y parvient que par la modération et la soumission à la volonté des Dieux : Voilà le fonds de cette ode philosophique. Mais , selon sa coutume , le poète y a jeté une draperie variée et brillante qui relève la pensée et lui donne de la couleur et de la vie : et c'est une des différences qu'on peut remarquer entre certains modernes et les anciens : Ceux-ci déguisaient leur philosophie et la mettaient en fait : Ceux-là généralisent les faits en quelque sorte , en tirant la vérité qui en résulte : elle paraît alors claire , pure , si l'on veut ; mais en même-temps elle est froide , sèche et triste. Si Horace au contraire laisse échapper une sentence de trois mots , s'il dit :

*Est-ce donc en fuyant le sol de sa patrie ,
Qu'on peut échapper à son cœur.*

Soudain , il représente la même idée dans une image :

*Ayant le pied des cerfs , les ailes des orages ,
Les chagrins dévorans s'attachent à nos pas ,
Poursuivent les vaisseaux sur les humides plages ,
Les escadrons dans les combats.*

(Voyez d'ailleurs ce que nous avons dit à ce sujet dans la remarque concernant l'ode première du premier livre.)

O D E X V I I.

Dans celle-ci Horace se promet une gloire immortelle , et l'on peut dire à juste titre qu'il est du petit nombre de ceux qui n'ont pas été trompés par le sentiment de leur immortalité. L'on peut même ajouter qu'il y a dans cette ode cette assurance intrépide , ce coup d'œil sûr et prophétique qui en impose à l'imagination , ou du moins nous recommande l'attention la plus sérieuse sur les titres que nous offre le génie , à l'appui de ses prétentions.

En traduisant cette pièce , nous nous sommes tenus assez près de l'original : Il n'est qu'une image que nous avons cru devoir rendre plus conforme aux idées que nous nous sommes faites du goût. Il y a dans le texte , vers le milieu de l'ode :

*Jam jam residunt cruribus asperæ
Pelles , et album mutor in alitem
Supernâ , nascunturque leves
Per digitos humerosque plumæ.*

Nous avons cru pouvoir traduire ainsi :

*Voyez comme dans l'instant même ,
Nouveau cygne , roi des oiseaux ,
De l'éclat de mon diadème
J'efface mes obscurs rivaux !
Ce port , l'albâtre de ces ailes ,
Tout dit à la postérité
Que sous ces formes immortelles
A disparu l'humanité.*



REMARQUES

SUR le troisième Livre des Odes D'HORACE.

ODE PREMIÈRE.

» Loin d'ici , profane vulgaire :
» Jeunes enfans , baissez un front religieux , etc.

J. B. Rousseau a renchéri sur l'élévation de ce début dans son ode sur l'aveuglement des hommes du siècle.

» Qu'aux accens de ma voix la terre se réveille ,
.....
» L'esprit saint me pénètre , il m'échauffe , il m'inspire
» Les grandes vérités que je vais révéler. »

Mais quelles sont ces vérités inouïes ? que vainement l'homme se fonde sur ses grandeurs et sur ses richesses ; que nous sommes tous mortels , et que Dieu nous jugera tous ! Voilà le précis de cette ode.

Si Horace débute comme Rousseau , voyez comme il se soutient. C'est peu de cette vérité que le poëte français a développée.

*Æquâ lege necessitas
Sortitur insignes et imos.*

Horace oppose les terreurs de la tyrannie , les inquiétudes de l'avarice , les dégoûts , les sombres ennuis de la fastueuse opulence , au repos , au doux sommeil de l'humble médiocrité : C'est de là qu'est prise cette grande maxime qui passe encore de bouche en bouche.

*Regum timendorum in proprios greges ,
Reges in ipsos imperium est Jovis ,*

Et ce tableau si vrai , si terrible de la condition des tyrans :

*Districtus ensis cui super impiâ
cervice pendet , etc.*

Et celui que Boileau a si heureusement rendu , quoique dans un genre moins noble :

*Sed timor et minæ
Scandunt eodem quo dominus , etc.*

Si ces vérités ne sont pas nouvelles , au moins sont-elles présentées avec une force inouïe ; et cependant l'on reproche au poëte le ton imposant qu'il a pris : tant il est vrai , comme l'observe Marmontel à qui nous avons emprunté ces réflexions , qu'il faut avoir de grandes leçons à donner au monde , pour être en droit de demander silence : *Favete linguis.*

O D E I I I.

C'est dans celle-ci que le poëte lyrique doit étudier les principes de son art ; c'est un modèle peut-être unique pour la sagesse du dessein ; mais ce qu'on doit y admirer le plus , c'est l'artifice ingénieux avec lequel Horace , sous l'air de l'égarement , nous cache une marche régulière , se précipite vers le but , le touche enfin , lorsqu'on le croit tout-à-fait égaré.

En effet , quelle est la fin que se propose Horace dans cette ode , c'est de combattre le projet formé par Auguste , selon quelques commentateurs , de relever les murs de Troye et d'y transférer le siège de l'empire. Voyez le détour qu'il prend. Il trace avec des couleurs fortes le caractère de la constance dans le bien ; c'est à cette vertu que Pollux , Hercule , Romulus lui-même doivent d'avoir été placés parmi les Dieux. A l'occasion du fondateur de Rome , il rappelle les circonstances et les conditions de son admission dans le séjour céleste. Il met en scène Junon qui déclare dans le conseil des immortels , qu'elle veut bien oublier que Romulus est du sang des Troyens , qu'elle consent même à voir dans leurs descendans les vainqueurs et les maîtres du monde , pourvu toutefois que Troye ne se re-

lève jamais de ses ruines , et que Rome en soit séparée par l'im-
mensité des mers : et voilà que le poëte , au moment même où
l'on croit qu'il s'en écarte le plus , a déjà atteint le but qu'il
voulait précisément atteindre.

L'étude de l'ode sur la mort de Conti par J. B. Rousseau ,
apprend également comment dans leurs chefs-d'œuvres les Poëtes
lyriques savent concilier la loi de l'unité et de l'ensemble avec
cette apparence d'irrégularité et ces mouvemens progressifs d'en-
thousiasme qui ont fait dire à Boileau dans son art poétique :

Chez elle un beau désordre est un effet de l'art.

O D E V.

Dans l'impression de la traduction de cette ode , il s'est glissé
une omission que nous nous empressons de réparer ici. Après
les vers :

- » *Croit-on qu'en rachetant ces timides esclaves ,*
- » *Qu'en comblant de notre or un avide vainqueur ,*
- » *Nous aurons des soldats plus soumis et plus braves ?*
- » *Non : Payer leur défaite et briser leurs entraves ,*
- » *Romains , c'est ajouter la perte au déshonneur.*

On doit lire immédiatement :

- » *Quand le fard une fois a corrompu la laine ,*
- » *Elle ne reprend plus sa première blancheur ,*
- » *Et le cerf , en sortant des toiles du chasseur ,*
- » *Ne court pas affronter une meute aguerrie :*
- » *Ainsi , de la vertu , dans une ame avilie ,*
- » *Ne se rallume point la généreuse ardeur.*

Regulus continue en disant :

- » *S'étant à l'ennemi livrés sans résistance ,*
- » *Nos captifs , dès ce jour , sont morts pour la vengeance , etc.*

O D E X I X.

Cette ode a tous les caractères du dithyrambe , et il n'y en

a point dans tout Horace où l'enthousiasme lyrique soit plus sensible : c'est un sentiment d'admiration mêlé de joie et déguisé sous l'air de l'ivresse. Il est produit par la seule idée d'Auguste dont le poète fait l'apothéose.

*Où suis - je ? quel Dieu me domine ?
Bacchus s'empare de mes sens , etc.*

Ce début plein de désordre et de mouvement est parfaitement conforme à la situation où le poète s'est placé. Plongé dans l'ivresse, possédé de l'esprit de Bacchus, il peut se dire, sans qu'on soit autorisé à regarder ce tour comme une formule poétique :

*Sur quel mont , sur quelle colline
Égare - t - il mes pas tremblans ?
En proie à son sacré délire , etc.*

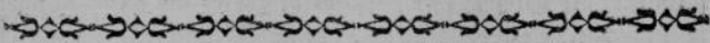
Enfin le voilà un instant fixé ; et bientôt comme n'étant plus le maître de contenir les transports du Dieu qui l'inspire, il s'écrie :

*Ouvrez vos portes éternelles ,
Olympe ! séjour glorieux !
J'y veux élever sur mes ailes
De César le nom radieux , etc.*

Dans le texte il y a :

*Æternum meditans decus ,
Stellis inserere et concilio Jovis ?*

Inserere decus Caesaris. Cette circonlocution est majestueuse, aussi bien que l'idée du conseil de Jupiter. Le poète ne dit que trois mots à la louange d'Auguste ; mais dans l'enthousiasme de l'admiration qui le presse, ils valent un long panegyrique.


 R E M A R Q U E S

SUR le quatrième Livre des Odes d'HORACE.

O D E I.

Malheur à qui dispute à notre aigle lyrique.

Dans cette ode , Horace peignant en termes audacieux le caractère de Pindare , avoue qu'il ne peut atteindre son ton sublime , ni chanter dignement les louanges d'Auguste. Dans le sentiment de son impuissance , il engage J. Antoine à qui sa pièce est adressée , à traiter ce sujet héroïque qu'il regarde comme au dessus de ses forces. Cette ode est une des plus belles du poëte latin. Dans l'imitation que j'en ai faite , en conservant le fonds des pensées , les images , la forme variée du style de l'original , j'ai changé quelques idées accessoires : par exemple , dans mes vers , Auguste c'est BONAPARTE ; et J. Antoine , c'est LEBRUN l'élève de Racine , l'ami de Buffon , et le favori de la muse de Malherbe et de Rousseau. Ces changemens qui d'ailleurs n'altèrent pas d'une manière sensible la pureté du texte , se présentaient si naturellement , qu'en ne les faisant pas , je me serais exposé au reproche inévitable d'avoir négligé une occasion de payer un tribut d'éloge à nos héros et au génie lyrique qui les a souvent célébrés.

» La fierté de son vol et l'éclair de ses yeux.

C'est un vers du poëme des jardins de M. Delille : c'est par réminiscence qu'il s'est glissé dans notre imitation.

O D E I I I.

Le fonds des pensées , les images , les comparaisons , les beautés mâles et fortes de cette ode , nous les avons fait servir

à retracer des époques intéressantes et chères au cœur de tous les Français. Ces changemens , ces modifications accidentelles de l'original , feront peut-être assez d'illusion au lecteur , pour qu'il ferme les yeux sur la faiblesse de notre exécution.

» *Tel que le roi des airs , tel que l'aigle intrépide ,*

Ici nous remarquerons 1.^o que cette comparaison est suivie dans l'original d'une seconde qui ne renchérissant pas sur la première , affaiblit par cela-même la vivacité de l'image ; 2.^o que cette cumulation de figures dont la première est développée par plusieurs membres de phrases , altère sensiblement les rapports de proportion entre la comparaison et l'idée qu'Horace cherche à mettre dans le plus grand jour : 3.^o D'un autre côté , nous remarquerons avec M. Delille que si nos comparaisons en général sont plus justes , plus ingénieuses , plus symétriques , elles ne sont pas aussi pittoresques et ne produisent pas un aussi grand effet que celles des anciens. Homère , Virgile , Horace les empruntent presque toujours des grands objets de la nature , et principalement de ceux qui sont en mouvement. Ici , par exemple , combien la comparaison tirée de l'aigle anime l'action du principal personnage que nous offre le tableau du poëte latin.

» *La terre de l'indépendance*

» *D'où ses pères jadis bravèrent les tyrans ,*

» *Récérait dans son sein le sauveur de la France.*

BONAPARTE est né à Ajaccio dans l'île de Corse , et descend d'une maison ancienne qui joua un rôle important durant les divisions trop fameuses des Guelphes et des Gibelins.

» *Combien ne dois-tu pas , ô ma patrie ! etc.*

Je ne redirai point tout ce que le monde sait : c'est à l'histoire à peindre , d'après les faits , ce grand caractère , ce génie extraordinaire qui , sous le double rapport de capitaine et d'homme d'État , a réuni sur sa tête les divers genres d'illustration.

O D E I V.

» Ange consolateur , appui de nos provinces ,

» Digne présent du ciel , le plus chéri des princes , etc.

Il y a des Écrivains peu réfléchis qui accusent Horace et Virgile d'avoir prodigué bassement à leur maître l'encens de la flatterie. Cette accusation nous paraît sans fondement : elle suppose qu'ils n'ont pas suffisamment approfondi l'histoire des mœurs des démocraties anciennes , de ces démocraties turbulentes et inquiètes , où les factions se débattant sans cesse ne savaient que haïr ou adorer : là , les sentimens étaient extrêmes ; là , l'injure et l'éloge ne connaissaient point de borne ; là , on élevait un citoyen jusqu'aux nues , ou on le précipitait de la roche tarpeïenne. Cet esprit général qui dérivait de la nature du gouvernement , était entretenu par l'exemple des poètes et des orateurs. Voyez Aristophane : dans ses louanges ainsi que dans ses invectives garde-t-il de mesure ? Cicéron n'est-il pas outré , soit qu'il se déchaîne contre Antoine , ou qu'il plaide devant César en faveur de Marcellus ? Après que le gouvernement eut changé de forme , les mœurs , les habitudes ne durent pas pour cela changer tout-à-coup : l'esprit général , l'empire de l'usage et de la coutume dut encore long-temps se maintenir dans les cœurs.

D'un autre côté , si , comme Horace et Virgile , ces écrivains avaient été témoins des suites désastreuses des proscriptions de Marius et de Sylla , des débats sanglans de Pompée et de César , et des fureurs plus terribles encore dont le meurtre de ce dernier fut le prétexte ou la véritable cause ; si , comme Horace , ils se fussent trouvés à la bataille de Philippe , où le parti républicain fut entièrement défait , et que , comme lui , ils eussent éprouvé de la part du vainqueur les effets d'un oubli généreux ; si , comme Virgile , obligés d'abord d'abandonner le champ paternel et les murs de la chère Mantoue , ils eussent eu ensuite le bonheur d'y rentrer , comblés de l'amitié et des bienfaits de leur Prince ; enfin si , comme l'un et l'autre , à de longs orages

politiques, à des factions avides de ruines et dégoûtantes de sang, ils eussent vu succéder un gouvernement paternel, une législation modérée, un règne calme et paisible, sans doute que cédant au besoin impérieux de la reconnaissance, et au sentiment irrésistible du bien public, ils n'auraient pas pu s'empêcher eux-mêmes de mêler leur voix à celle de l'admiration et de la reconnaissance nationale : et si l'excès en ce genre peut être justifié, c'est bien dans les circonstances extraordinaires dont nous venons de parler.

Etes-vous parmi nous, etc.

Cette ode est dans le genre anacréontique : le style en est tempéré, les images calmes et paisibles ; elles portent l'empreinte de la douceur du règne d'Auguste.

